



HAL
open science

Les figures de la géographie moderne: fragmentation et régularités

Hélène Blais, Isabelle Laboulais

► **To cite this version:**

Hélène Blais, Isabelle Laboulais. Les figures de la géographie moderne: fragmentation et régularités. Hélène Blais; Isabelle Laboulais-Lesage. Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850), L'Harmattan, pp.9-60, 2006, Histoire des Sciences Humaines, 9782296001572. hal-02932785

HAL Id: hal-02932785

<https://hal.science/hal-02932785>

Submitted on 7 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES FIGURES DE LA GEOGRAPHIE MODERNE : FRAGMENTATION ET REGULARITES.

Hélène Blais (Université de Reims)

Isabelle Laboulais-Lesage (Université Marc Bloch – Strasbourg 2)

En 1808, dans le premier numéro des *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, alors qu'il décrit la situation dans laquelle se trouve la géographie, Malte-Brun note avec amertume : " Il faut pourtant l'avouer : ces nobles et intéressantes études ne brillent point en France d'un aussi vif éclat que les autres sciences."¹ ; puis, en 1810, dans la préface de son *Précis de géographie universelle*, il poursuit son état des lieux de la géographie et ajoute : " La jeunesse la redoute, les savants la négligent, les gens du monde la dédaignent "². Ce constat peut *a priori* surprendre quand on considère la position décisive occupée par les savoirs géographiques dans l'édition et dans la culture savante de la France des Lumières³. Cependant, si paradoxal qu'il puisse paraître, le constat dressé par Malte-Brun reflète avec une grande lucidité le manque de visibilité de la géographie dans les instances de savoir de la fin du 18e et du début du 19e siècle.

A cette période en effet, la communauté des géographes semble divisée. Elle est formée de petits groupes, voire d'individualités, qui s'efforcent d'imposer leur légitimité. Cependant, le champ n'est pas totalement fragmenté, car les conceptions géographiques des uns et des autres font apparaître certaines régularités. Il est néanmoins conflictuel, car aucune unité ni du point de vue de l'objet d'étude, ni du point de vue de la méthode ne s'impose nettement. Il apparaît donc difficile d'identifier un programme dominant. Ainsi, même Malte-Brun qui, par le biais de son périodique, les *Annales des Voyages*, et par sa participation à la création de la Société de géographie, tente de mettre en oeuvre une convergence, constate que celle-ci ne s'impose pas d'elle même.

Dans ce même texte de 1808, Malte-Brun relie en effet l'absence d'une structure fédérative à l'état d'abandon dans lequel se trouve la géographie: " Ces efforts isolés de quelques savants demandent pour réussir un point de réunion, un centre de communications. Enfin, il est temps qu'à l'exemple de l'histoire naturelle, de la chimie et de la médecine, les sciences géographiques possèdent un dépôt où les hommes voués à ce genre d'études puissent consigner en commun des travaux qui tendent au même but. "⁴. A l'époque où il écrit ces lignes, la seule institution réunissant des géographes est le Dépôt général de la guerre (la Société de géographie ne sera fondée qu'en 1821⁵). Pourtant, en aucun cas, le Dépôt ne peut jouer pour la géographie le rôle qui revenait alors, par exemple, au Muséum pour les sciences naturelles. Certes, en 1795, le Dépôt général de la guerre devient Dépôt général de la guerre et de la géographie. Ainsi désigné, il doit offrir une formation initiale spécifiquement adaptée

¹ MALTE-BRUN, 1808, 6-7.

² MALTE-BRUN, 1810, 5.

³ Voir MORAVIA, 1967, BROU, 1975. Déjà en 1836, Humboldt avait, à sa manière, relevé l'adéquation de la géographie avec l'épistémè de la fin du XVIIIe siècle. Dans son Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent et des progrès de l'astronomie nautique aux XV et XVIe siècles il notait en effet que l'" on pourrait être tenté d'admettre que ces étonnantes découvertes qui se secondaient pour ainsi dire mutuellement, que ces doubles conquêtes dans un monde physique et dans le monde intellectuel n'eussent été dignement appréciées de nos jours que dans un siècle où l'histoire de la civilisation humaine a été tracée par des philosophes qui pouvaient embrasser d'un seul coup d'œil les progrès de la géographie astronomique et physique, de l'art du navigateur, de la botanique et de la zoologie descriptives ". Tout en reprenant les deux dimensions - mathématique et descriptive- de la géographie, Humboldt relie ce champ du savoir à une connaissance du monde qu'il juge caractéristique de l'Europe des Lumières. HUMBOLDT, 1836, 3.

⁴ MALTE-BRUN, 1808, 7.

⁵ FIERRO, 1983 et LEJEUNE, 1993.

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

2

aux ingénieurs-géographes et, dans le même temps, réunir des savants dont la mission consiste à “ porter au plus haut degré de développement et de gloire les sciences de l'astronomie et de la géographie ”⁶. Cependant, le projet de Calon échoue et le Dépôt de la guerre est réduit à n'être guère plus qu'un dépôt de cartes. Le Musée de Géographie, de topographie militaire et d'hydrographie qu'il a imaginé est un projet qui, lui aussi, tourne court⁷. Enfin, si l'Ecole des géographes est créée en 1797, elle est accessible après seulement une année à Polytechnique et, devant la médiocrité du recrutement, elle est fermée après la suppression du Cadastre en 1802. Ainsi donc, en 1808, le Dépôt de la guerre se consacre avant tout à la topographie –tout comme le firent les élèves de l'Ecole impériale des ingénieurs géographes fondée quelques mois plus tard, le 30 octobre 1809-8, si bien que ni le Dépôt, ni aucune institution connexe ne sont susceptibles de correspondre à ce que Malte-Brun désigne comme un point de réunion pour des hommes qui s'intéressent à la connaissance du monde.

Au sein des instances académiques, la situation de la géographie n'est guère plus favorable. En effet, jusqu'en 1793, il n'existe à l'Académie royale des Sciences aucune classe de géographie, pas même après la réorganisation de 1785 censée embrasser l'universalité des sciences. A cette date, seules l'agriculture, l'histoire naturelle, la minéralogie et la physique sont alors associées aux classes de l'Académie⁸. Certes, en juin 1730 une charge “ d'adjoint géographe ” est créée et attribuée à Philippe Buache. La géographie semble alors gagner en visibilité. Auparavant en effet, ce sont des astronomes –Guillaume Delisle, puis Jacques-Philippe Maraldi- qui représentent la géographie à l'Académie des sciences. Cependant, si la géographie apparaît désormais pour elle-même, elle est la seule science à être représentée par un “ adjoint ” et non pas par une classe. Elle conserve d'ailleurs cette position atypique pendant tout l'Ancien Régime. L'article II des statuts de 1785 n'a en effet que peu d'incidence sur ce domaine de savoir puisqu'il stipule simplement que “ l'adjoint géographe (...) prendra, à l'avenir, le titre d'associé géographe ”¹⁰ ! Cependant, à partir de 1785, plusieurs savants liés à la géographie par des savoirs connexes, entrent à l'Académie des Sciences : Cassini devient associé de la classe d'astronomie, Guettard -l'auteur d'une *Géographie minéralogique* - devient pensionnaire de la classe de botanique et agriculture, Desmarest -chargé de la “ géographie physique ” dans l'*Encyclopédie* et l'*Encyclopédie méthodique*- devint membre de la classe d'histoire naturelle et de minéralogie. Dans une étude consacrée à la présence de la géographie dans les leçons de l'Ecole Normale de l'an III, Daniel Nordman fait un constat semblable, il montre que la discipline est utilisée dans le cours de Daubenton, dans celui de Thouin¹¹ et que les géographes eux-mêmes renvoient leurs élèves à d'autres cours. Ainsi, dans la première leçon, le 3 pluviôse an III (22 janvier 1795), après avoir énuméré tous les savoirs géographiques que le cours de mathématique, de physique générale et de chimie, d'histoire naturelle et d'histoire politique pourraient leur apporter, Buache de la Neuville déclara à ses élèves : “ Vous concevez qu'il vous reste très peu de choses à faire pour apprendre ce qu'on appelle proprement la géographie. Les différents cours de l'Ecole normale vous en exposeront

⁶ Lettre de Calon à Méchain, 13 pluviôse an III, cité dans BRET, 1991, 117.

⁷ BROC, 1974.

⁸ PANSINI, 2002, Chapitre 2.

⁹ En 1699, les pensionnaires de l'Académie rassemblent 3 géomètres, 3 astronomes, 3 mécaniciens, 3 anatomistes, 3 chimistes, 3 botanistes et 2 associés pour chaque classe. En 1785, on compte désormais 8 classes, contre 6 auparavant, avec pour chacune d'elles 3 pensionnaires et 3 associés : géométrie, astronomie, mécanique, physique générale, anatomie, chimie et métallurgie, botanique et agriculture, histoire naturelle et minéralogie. BRIAN, DEMEULENAERE, 1996, 22.

¹⁰ AUCOC, 1889.

¹¹ NORDMAN, 1994, p. 15.

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

3

les circonstances fondamentales ; il ne sera plus question que d'y appliquer les détails ”¹². Ce constat conduit Daniel Nordman à parler d'une “ géographie en creux ”¹³.

Cette expression peut aussi être utilisée pour caractériser le statut de la géographie au sein du dispositif académique, car cette fragmentation des savoirs géographiques entre plusieurs champs est redoublée par la dispersion de la géographie entre plusieurs académies. Alors que la géographie est représentée par un adjoint à l'Académie royale des sciences, il existe une classe de géographie ancienne au sein de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Ainsi, Bourguignon d'Anville entra d'abord en 1754 à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, avant d'être élu à l'Académie des sciences en 1773, comme adjoint géographe à la place de Buache¹⁴. Un tel éparpillement de la géographie entre plusieurs institutions complique évidemment plus encore l'identification des animateurs de ce champ. Or, comme le montre la contribution d'Hélène Blais, si une solution a été trouvée à cette fragmentation des savoirs géographiques en 1795 lors de la mise en place de l'Institut et de la création de la classe des Sciences Morales et Politiques, celle-ci ne s'est pas pérennisée et, dès 1803, la dispersion des savoirs géographiques a de nouveau prévalu.

A cette période, l'enseignement de la géographie peine, lui aussi, à trouver un ancrage institutionnel. D'ailleurs, dès 1782, dans son “ Discours sur la géographie ” publié en tête des volumes de l'*Encyclopédie méthodique*, Masson de Morvilliers se désole de l'indifférence manifestée pour cette science dans les maisons d'instruction. Il mentionne toutefois l'exception que constitue le projet de l'Abbé Grenet qui a proposé de “ joindre la géographie à l'éducation ”¹⁵. Mais, à cette exception près, sa position reste très marginale dans les disciplines enseignées¹⁶. Certes, des cours de géographie sont dispensés dans les collèges jésuites –cours qui font coexister la tradition mathématique et la tradition littéraire de la géographie-, mais, comme l'a montré François de Dainville, ils sont liés aux cours d'histoire. Pour constater l'émergence d'un enseignement de géographie à part entière, il faut donc attendre les institutions mises en place pendant et après la Révolution. A partir de 1789, et plus encore de 1792, une série de réformes contribue en effet à rénover les institutions scolaires et la géographie bénéficie plutôt de ce mouvement¹⁷. Pendant la Révolution, outre un enseignement de géographie instauré au sein de l'éphémère Ecole Normale de l'an III¹⁸, des cours sont également dispensés dans les écoles centrales¹⁹ ainsi qu'à l'Ecole des Mines²⁰. Par ailleurs, en 1801, la géographie bénéficie d'une place spécifique en horaires et en programmes, mais dès 1821 elle perd cette place et ne fait plus l'objet de cours qu'en classe de huitième et de septième²¹ ; quant au projet napoléonien d'une Ecole de la géographie au

¹² Cité par NORDMAN, 1994, 170.

¹³ Daniel Nordman a eu la gentillesse de nous transmettre ce texte resté inédit et qu'il avait présenté en janvier 1995 lors du colloque intitulé “ Autour de l'Ecole normale de l'an III ”. Sa contribution s'attache à la géographie sans les géographes dans les cours de l'Ecole normale de l'an III.

¹⁴ BROU, 1974, 20.

¹⁵ MASSON DE MORVILLIERS, 1782, XVII.

¹⁶ DAINVILLE, 1964a, 481-492.

¹⁷ BRET, DORIGNY dir., 2000.

¹⁸ NORDMAN, 1994.

¹⁹ Bien que la géographie n'apparaisse pas parmi les neuf cours initialement institués dans les écoles centrales (le dessin, l'histoire naturelle et les langues anciennes composaient la première section ; les mathématiques, la physique et la chimie composaient la deuxième ; la grammaire générale, l'histoire, les belles lettres et la législation composaient la troisième), elle fut enseignée dans plusieurs d'entre elles. Des éléments de géographie physique enrichissaient les leçons d'histoire naturelle et des notions de géographie politique et historique complétaient les cours d'histoire. Cf. COMPERE, 1989 ; GUY, 1981 ; TRENARD, 1982.

²⁰ L'Arrêté de l'Agence des mines relatif aux cours de la maison d'instruction (approuvé le 18 brumaire an III) qui fut publié dans le numéro deux du Journal des Mines annonçait quatre cours publics et gratuits dispensés à partir de frimaire. Parmi eux, figurait un cours de minéralogie et de géographie physique dispensé par Hassenfratz. On pourra aussi consulter BIREMBAUT, 1964, 365-418

²¹ LEFORT, 1992, 15.

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

4

Collège de France, il ne vit jamais le jour²². Malgré son intrusion au sein de quelques institutions scolaires -aux existences souvent brèves-, malgré les réflexions de quelques géographes sur les modalités d'enseignement de leur discipline²³, la géographie peine donc à s'imposer pour elle-même parmi les disciplines enseignées et ce retard reflète assez fidèlement le manque d'instances géographiques caractéristique de la France au tournant des 18^e et 19^e siècles. Cette fragmentation des savoirs géographiques apparaît donc comme une figure durable de la géographie moderne, une figure certes datée, mais dont il faut mettre en lumière tous les enjeux, dans la mesure où elle éclaire peut-être l'une des spécificités de la géographie dans le champ des savoirs²⁴.

Cette fragmentation est un objet d'autant plus intéressant à étudier qu'elle intervient à un moment charnière de l'histoire des sciences de l'homme. C'est en effet entre 1750 et 1850 qu'émergent un certain nombre de sciences qui prennent l'homme pour objet d'étude. Sergio Moravia et Georges Gusdorf regardent ainsi le siècle des Lumières comme celui qui a rendu possible un mouvement de naturalisation de l'homme, en détachant celui-ci des logiques métaphysiques²⁵. Dans les évocations de ce moment singulier, la géographie -qui est désignée tantôt comme l'étude du "séjour" (Desmarests), tantôt comme l'étude de la "demeure" (Mentelle) de l'homme- se voit souvent placée au centre du dispositif qui considère la naissance de ces sciences de l'homme. Cette discipline, qui étudie rationnellement les sols, les établissements de l'homme et les divisions naturelles du globe qui les expliquent, est alors regardée comme une science de l'homme par excellence, une science comprise par certains comme le socle de ces nouvelles préoccupations.

Fidèle à cette perspective, certains historiens des sciences de l'homme ont tendance à chercher dans la géographie du 18^e siècle les prémisses d'une géographie humaine à naître. Mais cette démarche n'interroge que rarement le savoir géographique en lui-même. Certes, Georges Gusdorf, dans son *Introduction aux sciences humaines*, parle de la géographie, notamment à propos de Volney, mais il ne consacre aucun chapitre spécifique à cette science²⁶. Sergio Moravia insiste, lui aussi, sur l'importance d'une géographie qui permet de considérer l'homme "dans sa solidarité indissoluble avec la nature, sa demeure terrestre"²⁷ et il caractérise une géographie qui aurait pris une "direction anthropologique"²⁸, à côté d'une discipline rigoureuse, plus proche des sciences exactes, et illustrée par les travaux de Buache. Dans cette attention portée aux modalités d'éclosion des sciences humaines, la géographie est donc principalement évoquée d'une part comme un instrument de l'étude de l'homme, d'autre part comme une science naturelle. Cette construction bicéphale -que les historiens partagent avec les géographes des 18^e et 19^e siècles dont ils étudient les discours- dit bien la difficulté qu'il y a à saisir un moment singulier dans l'histoire des pratiques et des savoirs géographiques, un moment où les divisions et les frontières entre les champs de la connaissance sont très différents de ceux dont nous sommes aujourd'hui familiers.

²² Cette Ecole de la géographie au Collège de France était censée être un bureau central qui pourrait rassembler des informations de différents endroits dans le monde, quatre chaires avaient été envisagées : une chaire de géographie maritime, une chaire de géographie européenne, une chaire de géographie extra-européenne et une chaire de géographie commerciale et statistique. Cf. GODLEWSKA, 1999, 156.

²³ En 1795, dans le *Magasin Encyclopédique*, Barbié publie une « Nouvelle méthode pour enseigner la géographie ». Dans ce texte, il s'efforce de présenter la géographie comme une science et de proposer une méthode aussi rigoureuse que possible pour étendre les connaissances géographiques. BARBIÉ, 1795, 483-491.

²⁴ "The task of geography's historians, at least in part, is thus to ascertain how and why particular practices and procedures come to be accounted geographically legitimate and hence normative at different moments in time and in different spatial settings", LIVINGSTONE, 1992, p. 28-29.

²⁵ BLANCKAERT, 1999

²⁶ GUSDORF, 1974. La table des matières fait de Volney un "précurseur de la géographie humaine".

²⁷ MORAVIA, 1967, p.937

²⁸ idem, p. 954

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

5

Le choix d'interroger l'histoire de la géographie française entre 1750 et 1850 est lié à l'enjeu constitutif de ce livre : reconstruire le rapport de la géographie à l'éclosion et l'institutionnalisation des sciences humaines. Proposer une périodisation pertinente du point de vue de l'histoire de la géographie aurait d'ailleurs plutôt supposé de remonter nettement en amont, probablement jusqu'au milieu du 16^{ème} siècle, au moment où, comme le montre Jean-Marc Besse, se met en place un paradigme nouveau reposant sur la coexistence d'une tradition mathématique et cartographique et d'une tradition descriptive²⁹. A partir de ce moment coexistent en effet dans le champ de la géographie des subdivisions autour desquelles se constituent des traditions et des styles. Or, si l'on peut identifier dans la diachronie des séquences au cours desquelles une tradition particulière s'impose, globalement, c'est la coexistence et la circulation des savoirs qui dominent et qui, d'un style de géographie à l'autre, altère les spécificités de chacun et peut donner l'impression que la géographie ne constitue qu'un ensemble indifférencié.

Cependant, parallèlement à l'affirmation d'une certaine spécialisation dans les sciences de l'homme, il semble que le siècle qui va de 1750 à 1850 marque des repositionnements importants dans l'histoire de la discipline. Marqué, au milieu de 18^e siècle, par la domination d'une géographie descriptive et érudite, ce champ paraît au milieu du 19^e siècle, plus influencé par la question du rapport de l'homme à son milieu, par les problématiques propres à l'émergence de la biogéographie et aux débats sur l'évolutionnisme. Entre temps, des tentatives ont été faites pour développer une méthode ou imposer une forme particulière de géographie. Certaines de ces initiatives sont parvenues à imposer une nouvelle tradition, d'autres ont échoué. Toutes méritent cependant d'être questionnées. Nicolas Rupke évoque, à partir d'une analyse de cartes, un « tournant spatial » dans la connaissance de la nature³⁰. C'est ce qui rend possible ce tournant et les repositionnements des savoirs géographiques qui l'accompagnent que nous souhaitons interroger dans cet ouvrage.

1. L'histoire de la géographie avant 1870 : un vide historiographique ?

Une absence remarquable dans les histoires des sciences au XX^e siècle

L'histoire de la géographie souffre d'un véritable déficit de représentation, tant parmi les historiens des sciences que parmi les historiens des sciences humaines ; au point parfois de faire douter qu'il s'agit bien d'une science. On ne trouve en effet que peu ou pas de géographie dans les histoires des sciences ou les dictionnaires d'histoire des sciences dures. Quant aux histoires les plus généralistes, elles semblent l'omettre sans explications.

Dans *l'Histoire de la Science de l'Encyclopédie de la Pléiade*, la géographie est traitée, au même titre que l'astronomie, la physique ou la minéralogie, dans la partie consacrée au monde physique³¹. Une section porte sur « la géographie au 18^e siècle », une sur « Humboldt et Ritter », et une troisième sur « l'évolution contemporaine », consacrée à l'évolutionnisme, aux diverses branches de la géographie humaine. L'auteur insiste sur l'intérêt porté aux « problèmes géographiques » à la fin du 18^e siècle, mais il se place essentiellement dans une perspective d'évaluation des progrès de la connaissance positive du monde, et finalement, le siècle qui va de 1750 à 1850, malgré les intuitions de l'auteur, reçoit un traitement assez pauvre par rapport aux période mieux balisées dans l'histoire des progrès de la géographie. Dans le volume de *l'Histoire générale des sciences* consacré à la science moderne (de 1450 à 1800) et publié en 1958 sous la direction de René Taton, aucun chapitre n'est spécifiquement consacré à la géographie. La connaissance de la forme de la terre est en effet évoquée dans le

²⁹ BESSE, 2003b.

³⁰ RUPKE, 2001.

³¹ DAUMAS, 1957. Le chapitre sur la géographie est dû à Antoine Bonifacio, pp. 1129-1162.

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

6

livre premier, consacré aux sciences théoriques, et les sciences de la terre (géologie et minéralogie) sont mentionnées dans le livre trois, consacré aux sciences de la nature. Certes, l'index des matières offre une entrée géographie mais parmi les cinq renvois proposés trois conduisent le lecteur aux chapitres consacrés aux sciences “ hors d'Europe ” ; et, dans les deux autres cas, les renvois concernent des développements consacrés à l'astronomie. Cette tradition semble caractéristique de l'historiographie française puisque le volume dirigé par Michel Blay et Robert Halleux, *La science classique XVI-XVIIIe siècle. Dictionnaire critique*, paru en 1998, n'offre, lui non plus, aucune entrée à la géographie. Seuls une quinzaine de renvois sont proposés dans l'index. Ils établissent, eux aussi, un lien avec ce qu'Alsted nommait au début du 17^e siècle la “ mathématique spéciale ”, par opposition à la mathématique générale. La géographie est donc exclusivement regardée comme une science des lieux au sens le plus strict de terme ; il y est question de localisation mais jamais de description. Au sein de la production anglo-saxonne, la géographie paraît tout aussi négligée. Ainsi, Stephen Brush, dans *The History of modern science*³², aborde la géologie dans le chapitre sur l'évolution, l'anthropologie dans le chapitre sur les races et les cultures, mais ne dit rien de la géographie. Une exception vient cependant confirmer la règle : dans l'ouvrage intitulé *Companion to the history of Modern Science*, David N. Livingstone a consacré dix huit pages à la géographie. Cette contribution est la dernière du chapitre intitulé “ Topics and interpretations ”, manière de signaler que le statut de la géographie fait débat, à l'image des rapports entre magie et science au 16^e et 17^e siècles, de la pensée de Newton, ou de la géométrie et l'espace qui sont traités dans la même partie du livre. David N. Livingstone y propose une rapide histoire de la discipline en soulignant que les quatre derniers siècles ont été marqués par des traditions diverses. Non seulement donc, la géographie n'est pas négligée dans cette histoire des sciences mais elle est prise en compte dans toute sa complexité. A vrai dire, peu d'histoire des sciences humaines en font autant.

Jacques Gadille et Régis Ladous consacrent, il est vrai, quelques pages (trois) à la géographie dans leur ouvrage *Des sciences de la nature aux sciences de l'homme*. La géographie y est présentée comme “ une science jeune qui s'est attachée à se définir par rapport aux sciences de la nature, de la vie, ou de l'histoire dont elle paraissait être, au départ, l'auxiliaire ”³³. Ce point de “ départ ” n'est pas précisé, mais le développement qui suit présente rapidement et très traditionnellement, l'histoire de la géographie au sein de l'école allemande, qui, après Humboldt et Ritter, est principalement associée à Ratzel, puis l'école française, qui est décrite à partir de 1870³⁴. Plus récent, et tenant compte du renouvellement des problématiques de l'histoire des sciences de l'homme, le livre de Christopher Fox, Roy Porter et Robert Wokler, *Inventing Human Sciences*, traite de l'anthropologie, des sciences médicales, du langage, de l'histoire naturelle, de la psychologie, des sciences politiques, mais n'explore pas la piste de la géographie³⁵. La seule mention qui en est faite figure dans l'introduction et permet aux auteurs d'illustrer un propos sur l'impossibilité d'assurer qu'une identité nominale implique une identité conceptuelle. La géographie humaine au sein de la Classe des Sciences morales et politiques est l'un des exemples mobilisés pour montrer que les disciplines du 18^e siècle ne correspondent pas aux disciplines actuelles. L'argument ne semble pourtant pas suffire à justifier l'absence de la géographie puisque d'autres champs qui ne correspondent pas davantage aux disciplines actuelles sont pourtant abordés de front dans l'ouvrage. *L'Histoire des sciences humaines* publiée par Roger Smith ignore aussi la géographie³⁶. Enfin, dans une

³² BRUSH, 1988

³³ GADILLE, 1984, p. 77.

³⁴ Sur l'importance de la perspective vidalienne, voir ci-dessous la question du découpage de l'histoire de la géographie.

³⁵ FOX, 1995

³⁶ *Ouvrage à revoir*

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

7

perspective beaucoup plus modeste, mais révélatrice de l'état de la question, les "textes phares" retenus dans un manuel d'épistémologie des sciences humaines rendent compte de l'histoire, de la sociologie, de la linguistique, de l'anthropologie, de l'économie, de la psychologie et de la psychanalyse, mais aucune entrée n'est consacrée à la géographie³⁷. Aussi, l'appartenance de la géographie aux sciences humaines semble-t-elle tout aussi incertaine que son rattachement aux sciences physiques ou mathématiques. Cette absence dit sans doute, plus que l'omission involontaire, la difficulté à traiter de l'histoire d'une discipline hybride, plurielle, et dont le statut mouvant défie les esprits enclins à classer ou à décrire en fonction de catégories rétrospectives³⁸.

Le moment silencieux des histoires de la géographie

Le traitement réservé aux années 1750-1850 dans les histoires de la géographie est, lui aussi, révélateur de certaines difficultés épistémologiques. Souvent, on peut en effet lire que l'usage de la géographie est un phénomène ancien, lié à la nécessité de dresser un état de la connaissance du monde³⁹. Cette perspective correspond à la vision d'une discipline qui cherche à représenter la surface de la terre. Ce type d'approche conduit d'ailleurs parfois à assimiler histoire de la géographie et histoire de la découverte de la terre. Ainsi, en 1942, dans *Les étapes de la géographie*, René Clozier estime que la description explicative que les Européens ont progressivement donnée de l'élargissement du monde marque les étapes de la géographie⁴⁰. C'est dans une perspective assez similaire que s'est inscrit, voici une trentaine d'années, l'ouvrage du géographe Numa Broc *La géographie des philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle*⁴¹. Son ouvrage s'attache aux savoirs géographiques au 18e siècle. Numa Broc y convoque à la fois des naturalistes, des voyageurs ou des statisticiens comme témoins et producteurs d'un savoir spatial, et, en s'appuyant sur leurs écrits, il trace les contours d'une géographie française qualifiée de "philosophique"⁴². Isoler la géographie française des Lumières pour en faire un objet d'étude ne va cependant pas de soi. En effet, les histoires de la pensée géographique associent traditionnellement ce moment à la géographie allemande qui, plus que la géographie française, s'est attachée à la fin du 18e et au début du 19e siècle à proposer une méthode explicative, et plus seulement descriptive⁴³. Déjà, en 1922, Lucien Febvre fait de Humboldt et de Ritter les précurseurs de la géographie⁴⁴, et ce sont en

³⁷ MIQUEL, 1991. *L'index rerum* est intéressant à parcourir, il renvoie à des notions telles que classes sociales, Etat, histoire, homme, imaginaire, moi, parole, travail, valeur, mais pas d'espace, ni de milieux ou de territoire. (p. 136-137)

³⁸ L'ouvrage collectif dirigé par Claude Blanckaert *L'histoire des sciences de l'homme, trajectoire, enjeux et questions vives* fait place à la géographie, à laquelle Marie-Claire Robic consacre un article. C'est même, avec la psychologie, l'une des seules disciplines qui a droit à un traitement disciplinaire particulier, dans un ouvrage proposant une réflexion générale sur les sciences de l'homme. Ce traitement (de faveur ?) souligne paradoxalement la difficulté pour l'histoire de la géographie à s'articuler à "l'histoire globale des pratiques cognitives" (ROBIC, 1999, p.175)

³⁹ CLAVAL, 1972, 16.

⁴⁰ CLOZIER, 1942, 9.

⁴¹ Les recherches de F. de Dainville sur la géographie des humanistes s'achevaient en 1700, et aucune publication ne venait combler ce vide, excepté le volumineux article de Moravia qui avait cherché à expliquer l'intérêt du milieu des Idéologues pour la géographie et les voyages, mais, là encore, la "science géographique" n'était pas le seul centre d'intérêt de l'auteur. Cf. DAINVILLE, 1969 ; MORAVIA, 1967.

⁴² BROc, 1974, 8.

⁴³ CLAVAL, 1982, 129-130. Il note ainsi : "Ce n'est cependant pas en France que l'esprit nouveau s'impose définitivement -les idées qui inspiraient les géologues et les naturalistes de la fin du XVIIIe siècle sont oubliées par ceux qui se disent géographes et ne restent vivantes que chez une poignée de géologues. (...) C'est en Allemagne que la rupture s'affirme, avec l'œuvre d'Alexandre de Humboldt et de Carl Ritter".

⁴⁴ Marie-Claire Robic cite plusieurs manières de repérer les courants de la pensée géographique depuis la partition classique reprise notamment par L. Febvre jusqu'à celle proposée par W. Pattison, ou encore celle utilisée par P. Claval. En 1922, Febvre distingue les initiateurs (Hérodote, Strabon), les précurseurs du début du

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

8

effet ces deux figures que l'on retrouve souvent dans les histoires de la pensée géographique pour servir de jalons à cette géographie des Lumières. Dès lors que l'on considère la géographie comme une discipline qui cherche à connaître et à expliquer tous les phénomènes visibles à la surface de la terre, Humboldt est présenté comme le fondateur de la géographie⁴⁵ ; Paul Claval l'a même désigné comme celui qui a fait du récit de voyage un genre géographique⁴⁶. Au regard du dynamisme de la géographie allemande, la géographie française de la fin du 18^e et du début du 19^e siècle, est donc souvent apparue non seulement moins riche, mais parfois même totalement inexistante. Toutefois, il faut rappeler que cette image n'est pas née de la seule comparaison avec la géographie allemande contemporaine, elle émane aussi de sa confrontation avec la géographie française de la fin du 19^e siècle qui a focalisé l'intérêt de nombreux historiens de la géographie.

En effet, de manière assez classique dans le champ de l'histoire des sciences, l'histoire de la discipline et, plus précisément ici, l'histoire de la géographie française a, le plus souvent, été écrite par des géographes, qui se sont attachés au processus d'institutionnalisation de leur discipline⁴⁷. Ainsi, les auteurs qui ont publié une histoire de la géographie française ont le plus souvent retenu les années 1870 pour faire débiter leur étude. En 1969, André Meynier a ainsi choisi de décrire la pensée géographique française à partir de l'année 1872, année qui fut marquée, à la fois, par la réapparition de *l'Année géographique*, qui avait été interrompue pendant la guerre, et par la circulaire du 1^{er} octobre 1872 par laquelle le ministre Jules Simon ordonnait aux proviseurs d'organiser aussitôt l'enseignement de la géographie, sans même attendre la parution des programmes officiels. Et André Meynier de conclure ce chapitre intitulé le " tournant de 1872 " par cette interrogation quelque peu rhétorique : " L'esprit est donc changé. Cela va-t-il se traduire par un progrès dans les connaissances et dans l'esprit géographique ? " ⁴⁸. La réponse ne laisse guère place au doute.

En 1981, Vincent Berdoulay propose une histoire sociale de la géographie française avec son ouvrage intitulé *La formation de l'école française de géographie (1870-1914)*⁴⁹. S'il présente les années 1870 comme celles où la France doit répondre au " défi allemand ", celles où les géographes se mobilisent en faveur de la colonisation et font entrer leur discipline dans les programmes d'enseignement, ce n'est cependant pas l'histoire des idées qui le préoccupe mais plutôt la structuration et le fonctionnement des " cercles d'affinité " qui ont porté et construit cette Ecole française de géographie. Ainsi, c'est seulement après cet effort de contextualisation que Vincent Berdoulay s'attache à l'épistémologie vidalienne pour conclure que " la géographie dont Vidal fut le grand inspirateur put le mieux incorporer dans une remarquable synthèse l'essentiel de la contribution géographique allemande ainsi que des éléments épars, mais significatifs, de la pensée française de l'époque. " ⁵⁰. Plus récemment, en

XIX^e siècle (Humboldt, Ritter), et les fondateurs de la géographie moderne (Ratzel, ou bien Ratzel revisité par Vidal de la Blache). En 1964, Pattison identifie la tradition spatiale (patronnée par Ptolémée), la tradition des études régionales ou chorologique (ouverte par Strabon), la tradition des relations homme-milieu (engagée par Hippocrate) enfin la tradition de la science de la terre (conçue par Aristote). En 1993, Claval propose de considérer trois familles de traditions : la tradition descriptive qui aurait émergé au Ve siècle avant notre ère, la tradition explicative qui se serait développée vers 1800 et les orientations humanistes qui se seraient développées à partir des années 1960. ROBIC, 1999, 160-170.

⁴⁵ CHATELIN, RICHARD, RIOU, 1986, 71.

⁴⁶ CLAVAL, 1972, 24.

⁴⁷ David N. Livingstone a dressé un constat similaire pour la géographie de langue anglaise : "In their passion to achieve conceptual coherence and narrative continuity, historians of geography as a lens through which to examine and reinterpret the past. Disciplinary definition then, becomes a sort of criterion for discriminating heroes and villains, for arbitrating modern disputes about methods, and for selecting the dramatis personae of the drama.", LIVINGSTONE, 1992, 5-6.

⁴⁸ MEYNIER, 1969, 9.

⁴⁹ BERDOULAY, 1981.

⁵⁰ BERDOULAY, 1981, 226.

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

9

1998, Paul Claval a publié une *Histoire de la géographie française de 1870 à nos jours*. Si, dans l'introduction de ce livre, il insiste sur le rôle de l'évolutionnisme dans l'émergence de la discipline, Paul Claval retient cependant, lui aussi, le contexte socio-politique des années 1870 pour justifier la date par laquelle il ouvre son étude⁵¹.

C'est donc le plus souvent avec l'entrée de la géographie dans les programmes d'enseignement et avec la mise en place de l'Ecole française de géographie, que commence cette histoire ; et quand la période antérieure est abordée, il est fréquent de la voir nommée " pré-vidalienne " ⁵². Lorsque Philippe Pinchemel emploie ce néologisme dans la présentation de l'anthologie de textes qu'il publie en 1984 avec Marie-Claire Robic et Jean-Louis Tissier, *Deux siècles de géographie française*, le géographe trahit ce que le titre tend à dissimuler. Certes, ici la périodisation a changé, l'année 1870 n'apparaît plus comme date de naissance ou période d'émergence de la géographie. Cependant, si le titre peut laisser imaginer que les années 1780 seront prises en compte par cette étude, il n'en est rien. Le premier chapitre, intitulé " avant 1890 : huit repérages ", ne comprend aucun texte des années 1780. Le premier d'entre eux est extrait du *Précis de la Géographie universelle* de Malte-Brun, qui fut publié pour la première fois entre 1810 et 1817. S'interroger sur " les aspects récessifs de la mise en place du savoir ", questionner l'inefficace, restituer les " efforts divergents " ⁵³ et s'attacher à ceux qui n'ont pas abouti est une démarche difficile. Cependant, si l'ouvrage collectif dirigé par Philippe Pinchemel n'est pas parvenu à se défaire des repères vidaliens, il faut souligner qu'il a, d'une certaine manière, ouvert la voie. Certes, l'ombre de Vidal de la Blache, père fondateur de la géographie française, plane sur le livre. L'anthologie est en effet organisée suivant un plan chronologique et les années 1890 marquent la première inflexion dans cette histoire de la géographie française. Ce sont donc la création des *Annales de Géographie* en 1891 et la publication de l'*Atlas général* par Vidal de la Blache en 1895 qui sont jugés caractéristiques de " l'un des moments où s'affirme une nouvelle géographie ". D'ailleurs le second chapitre qui réunit des textes publiés entre 1890 et 1926 est intitulé " A l'ombre de Vidal ". Philippe Pinchemel présente cette période comme celle de la " fondation de la géographie universitaire française par Paul Vidal de la Blache " ⁵⁴. Ce chapitre s'ouvre par la préface de l'*Atlas général*, suivie par le texte d'une conférence prononcée en 1911 à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales et consacrée à la relativité des divisions régionales. Comme le note Marie-Claire Robic, dans le commentaire qu'elle propose ensuite, ces deux textes " donnent de Vidal de la Blache une image plus complexe que celle, courante, de fondateur d'une tradition de géographie régionale idiographique et passéiste " ⁵⁵.

Malgré la place centrale qu'occupe donc Vidal de la Blache dans ce livre, la période qui précède la fondation de la géographie universitaire française est désignée par Philippe Pinchemel comme riche et cependant méconnue. Pour améliorer la connaissance de cette période de l'histoire de la géographie, il suggère le recours à " de nouveaux regards, de nouvelles échelles d'évaluations, de nouvelles approches contextuelles " et conclut " C'est une période où la géographie est affaire de non géographes autant que de géographes " ⁵⁶. Depuis la parution de cette anthologie, de nombreux travaux ont en effet montré qu'en dehors de la " géographie ", le souci de rendre l'espace intelligible était prégnant au tournant du 18e et du 19e siècle. Cependant, ces travaux qui témoignent en partie de l'intérêt des historiens

⁵¹ " C'est donc la montée du nationalisme français, exacerbé par la défaite, qui explique la place soudain faite à la géographie dans la société française. ", CLAVAL, 1998, 19.

⁵² PINCHEMEL, 1984, 16.

⁵³ SCHLANGER, 1992, 296.

⁵⁴ PINCHEMEL, 1984, 16.

⁵⁵ In PINCHEMEL, 1984, 81.

⁵⁶ PINCHEMEL, 1984, 16.

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

10

pour l'espace ne sont pas nécessairement associés à l'histoire de la géographie⁵⁷. Si la plupart d'entre eux analyse les fonctionnements spatiaux en s'appuyant sur les travaux récents des géographes, s'ils adoptent la définition contemporaine qui fait de la géographie une science de l'espace⁵⁸, ils ne cherchent cependant pas à contribuer à l'histoire de la discipline. Les savoirs géographiques sont en effet utilisés par des ingénieurs, des explorateurs, des savants, des administrateurs, cependant l'intégration de cette géographie en acte dans l'histoire de la géographie reste une opération délicate du fait de la diversité des pratiques et de la multiplicité des discours. Ainsi, même si ces approches de l'espace n'ont pas été suivies par ceux qu'à cette période on nomme " géographes ", il est essentiel de tenir compte de toutes ces écritures de l'espace (y compris celles des géographes patentés) si diverses soient-elles. C'est probablement, comme l'a suggéré Marie-Claire Robic, en suivant une " combinaison pluridisciplinaire faite à plusieurs échelles d'études des pratiques et des représentations " ⁵⁹ qu'une histoire de la géographie au moment de l'émergence des sciences humaines peut être écrite.

Reflétant ces deux manières d'étudier la géographie –comme champ disciplinaire ou comme pratique-, Anne Godlewska, professeur de géographie au Canada, a fait paraître, en 1999, *Geography unbound. French geographic Science from Cassini to Humboldt*. Dans cet ouvrage, elle propose une réflexion sur la formation discursive de la géographie au tournant des 18^e et 19^e siècles, c'est-à-dire au moment de ce qu'elle considère comme l'émergence de la " géographie moderne ", cherchant apparemment à repousser plus loin vers l'amont les origines de la géographie française. C'est le malaise du discours géographique qui constitue l'objet de son livre –c'est-à-dire l'incapacité de la géographie à se structurer à ce moment précis- et Anne Godlewska cherche à en déceler les symptômes, et les remèdes. Elle reconnaît donc l'existence de la géographie comme champ du savoir à la fin du 18^e siècle et cherche à comprendre les raisons de son apparente fragilité. Pour cela, elle choisit de s'attacher à des expériences individuelles dont elle observe les réactions conservatrices ou au contraire les réponses novatrices mais marginales. Anne Godlewska s'est efforcée d'identifier le groupe des géographes, elle a distingué quatre manières de vivre pour les géographes du 18^e siècle. Elle a distingué ceux qui vivaient de manière indépendante en vendant leurs productions -qu'il s'agisse de livres ou de cartes, et cela avec ou sans le titre de géographe du roi-, ceux qui enseignaient la géographie dans les collèges jésuites ou dans les écoles techniques, ceux qu'elle nomme les géographes de terrain et les mathématiciens comme Cassini, enfin les géographes militaires qui, à la fin du 18^e siècle, ont joué un rôle de plus en plus important⁶⁰. Elle réunit donc dans ce groupe des géographes qui portent ce titre officiellement -les géographes du roi, les ingénieurs et géographe ordinaire du roi, les ingénieurs-géographes pour les camps et armées, les ingénieurs-géographes qui sous la direction de Cassini lèvent la carte générale du royaume, les arpenteurs géographes du roi- mais aussi ceux qui s'arrogent ce titre à l'image de ces savants qui s'autoproclament " géographes " en publiant des ouvrages intitulés géographie. Cependant, elle exclut de cet ensemble ceux qui, à leur manière, ont produit et diffusé des savoirs géographiques sans se considérer comme géographes, ce fut par exemple le cas de bon nombre d'administrateurs à cette période. Le livre d'Anne Godlewska

⁵⁷ " A la fin des années 1980, l'espace étant désormais considéré comme un " produit social ", c'est à la compréhension des diverses formes spatiales que les historiens ont consacré leurs recherches, en privilégiant souvent un raisonnement en termes de réseaux et de maillages ; mais ce champ n'est pas resté sourd aux débats qui agitaient la discipline et la question des représentations est venue moduler les perspectives de certains, contribuant finalement à un élargissement des formes spatiales prises en compte, et à un déplacement des circonscriptions abstraites vers les catégories de pensée de l'espace ". LABOULAIS-LESAGE, 2000, 36.

⁵⁸ C'est une particularité qui mérite d'être signalée car jusque dans les années 1970, étudier les savoirs géographiques supposait de s'attacher à l'histoire de la connaissance du milieu.

⁵⁹ ROBIC, 1999, 174.

⁶⁰ GODLEWSKA, 1999, 150.

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

11

montre qu'à la fin du 18^e siècle, le spectre de la géographie moderne est très large, si large que c'est à l'extérieur des ouvrages de géographie, dans les travaux où l'on fait place à l'explication, que les questionnements sur l'espace sont les plus pertinents. Cependant, le "malaise" du discours géographique qu'Anne Godlewska identifie est une expression ambiguë. Elle témoigne à la fois d'une recherche militante qui cherche à prouver à tout prix que la géographie existe avant Vidal, et laisse croire à l'existence d'un "vide géographique" qui prend *de facto* une connotation péjorative. Or, à supposer que soit avérée cette absence de structures ou de coordination à l'intérieur du champ de la géographie, cela n'autorise pas l'historien à déduire que cette situation posait problème aux contemporains. Si la perspective paraît éclairante sur la question de l'éclatement de la géographie, elle semble en revanche trop étroite par la volonté de normalisation qu'elle suppose. La géographie des années 1750-1850 ne se prête pas nécessairement à une mise en ordre des savoirs qui se déploierait en suivant le modèle des sciences exactes et, loin d'être vides, les années 1750-1850 témoignent au contraire de l'existence d'écritures de l'espace soucieuses d'articuler le général et le particulier, soucieuses de concilier observation et description, description et explication⁶¹.

L'histoire de la géographie française et ses particularismes

Ce rapide survol historiographique conduit à s'interroger sur l'existence d'autres traditions d'histoire de la géographie au regard desquelles le cas français pourrait être situé. Si, comme nous l'avons déjà évoqué, le modèle allemand du début du 19^e siècle, associé aux positionnements théoriques de Humboldt et Ritter, a parfois servi de contrepoint à la géographie française, le comparatisme doit permettre non pas tant de hiérarchiser des écoles mais plutôt de mettre au jour des spécificités nationales. Si les contextes institutionnels sont spécifiques, des courants géographiques peuvent traverser différentes géographies nationales ou au contraire s'avérer spécifiques à tel ou tel pays⁶². Dans cette optique, les travaux de Glacken consacrés à l'articulation entre culture et environnement au 18^{ème} siècle, décrivent cette période comme celle où les conceptions finalistes s'estompent, au profit des conceptions aménagistes⁶³. L'archéologie et les ramifications de tels courants peuvent s'avérer très éclairantes pour témoigner des différentes spécificités nationales. Ainsi, la question de la théologie naturelle s'affirme de manière beaucoup plus nette dans l'historiographie anglo-saxonne⁶⁴. La question reste de savoir si cette différence est due au regard des historiens et/ou à des réalités de la géographie ancienne dans les pays concernés.

Dans l'ouvrage collectif consacré aux origines de la géographie académique aux Etats-Unis, Brian Blouet souligne que l'ensemble des contributions montrent "l'américanité" (americanness) de la géographie américaine, les historiens interprétant son développement dans le contexte de l'expansion territoriale vers l'Ouest. Pour Martin Mikesell, la géographie américaine se caractérise par une migration des sciences physiques vers les sciences sociales, contrairement à la tradition allemande, où la géographie se démarque peu à peu de la

⁶¹ ROBIC, 1995b, 127. Dans cet article, Marie-Claire Robic a largement contribué à remettre en cause le vide géographique, en décrivant au contraire la multitude de lieux où se trouvait alors la géographie. Elle signale que "le début du XIX^e siècle paraît correspondre à un vide géographique. En fait, la géographie semble échapper à ses interprètes patentés, car la cartographie qui a fait la renommée des ingénieurs géographes du XVIII^e siècle tend à s'autonomiser tandis que, à part le genre de la Géographie universelle inauguré par Conrad Malte-Brun (1810-1817), la géographie comme description encyclopédique semble se dissoudre, émietlée dans des sciences naturelles spatialisées ou banalisée en géographie pittoresque et administrative. Mais elle est aussi mise en scène dans des raisonnements nouveaux qui interrogent l'histoire de la vie. "

⁶² ROBIC, 1999.

⁶³ GLACKEN, C.J., 1967. Cette histoire de la pensée géographique s'est arrêtée, du fait de la mort de l'auteur, à la fin du XVIII^e siècle, et n'envisage donc pas directement la période qui est ici étudiée.

⁶⁴ BOWEN, 1981 et LIVINGSTONE, 1992.

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

12

cosmologie, de la tradition française, où elle se détache de l'histoire, de la tradition anglaise, où elle se développerait à partir de la préoccupation impériale⁶⁵.

Ces destinées nationales méritent évidemment d'être nuancées, cependant la mise au jour des conditions nationales de production des savoirs géographiques offre certainement une manière d'approcher de plus près les points communs et les éventuelles spécificités de la géographie française. L'article d'Isabelle Surun, publié dans ce recueil, ouvre cette voie en comparant les sociétés de géographie allemande et française. La contribution de Guillaume Garner montre l'influence décisive du caméralisme allemand dans la structuration des savoirs spatiaux et leur répartition entre statistique et géographie. Enfin, la contribution de Charles W.J. Withers suggère de possibles comparaisons entre les géographies britannique et française tant au niveau de la place dévolue à la géographie dans l'enseignement qu'au niveau des processus mis en œuvre pour parvenir à la connaissance des territoires, et cela au-delà de la seule préoccupation impériale traditionnellement associée à la géographie britannique.

Certes, il ne s'agit que de quelques jalons mais nous souhaitons qu'ils puissent susciter des échanges plus nombreux entre les historiens de la géographie, au moins à l'échelle européenne, et qu'ils permettent de dégager des spécificités nationales ou des constantes européennes caractéristiques des savoirs et des pratiques géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines.

2. Une ou des géographies ? Sur diverses possibilités d'emboîtement

Appréhender la géographie entre 1750 et 1850 suppose de glisser d'un support à l'autre, de naviguer entre les branches du savoirs et les manières de faire de la science. La géographie en effet ne constitue pas un bloc homogène, mais elle offre différents visages et suscite différents usages.

La " géographie " des dictionnaires : description de l'état présent de la terre

Un survol des dictionnaires, des encyclopédies et de leurs classifications des sciences, ainsi que des préfaces des traités de géographie permet de mesurer combien entre 1750 et 1850 les termes sont fluctuants, et parfois même trompeurs. Si partir des mots ne peut en aucun cas suffire à écrire une histoire de la géographie, ce travail reste néanmoins indispensable pour préciser l'objet de l'étude. Dans un article consacré à l'émergence des sciences humaines, Judith Schlanger distingue " la création conceptuelle d'un domaine, de son lieu et même de son nom " de " la reprise et la transformation d'une préoccupation intellectuelle antérieure " ⁶⁶. La géographie s'inscrit bien sûr dans cette deuxième catégorie puisque, avant l'institutionnalisation, elle était déjà l'objet de discours savants. Certes, le traitement et le statut de ces discours ont changé une fois ce cap franchi, mais la préoccupation intellectuelle peut déjà être pointée dans les définitions de cette époque.

En 1808, dans la préface qu'il rédige pour le premier numéro des *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, Malte-Brun estime qu'un ouvrage peut être géographique " par le style ou par le savoir " ⁶⁷. Il retient donc deux critères très généraux –le recours à la description et la production d'un savoir spatialisé– pour qualifier un texte de géographique. Cette conception n'est cependant pas originale ; elle résulte probablement de la fusion des deux acceptions les plus courantes de la géographie et que l'on retrouve notamment dans les définitions de ce terme rédigées pour les éditions successives du *Dictionnaire de l'Académie française*.

⁶⁵ BLOUET, 1981, préface de Marvi Mikesell, p. 4

⁶⁶ SCHLANGER, 1992, 289.

⁶⁷ MALTE-BRUN, 1808, 6-7.

En 1694, dans la première édition, la géographie est simplement définie comme la “ science qui enseigne la position de toutes les régions de la terre, les unes à l'égard des autres, & par rapport au Ciel ”. Mais si en 1798, dans la cinquième édition, la géographie apparaît toujours comme la “ Science qui enseigne la position de toutes les régions de la terre les unes à l'égard des autres, et par rapport au ciel ”, elle est ensuite désignée comme “ la description de ce qu'elles contiennent de principal ”. A partir de 1798, la géographie n'est donc plus seulement associée à la nomenclature mais à la description ; d'ailleurs, en choisissant d'illustrer cette définition par des exemples comme “ traité, cours de géographie, cartes de géographie ”, en ajoutant “ On dit de même, la géographie d'un pays, d'une province, etc. ”, le lien entre cette forme discursive qu'est la description et cette catégorie de savoir qu'est la géographie se trouve renforcé. Cette intrication des deux notions transparaît aussi dans les notices du mot “ description ” proposées dans les différentes éditions du *Dictionnaire de l'Académie*. Dans la première édition, la description est définie comme un “ discours par lequel on décrit, on dépeint ” et aucun des exemples ne renvoie à la géographie. En revanche, en 1795, les exemples ont changé et l'on peut lire : “ on appelle aussi description un livre qui contient l'état présent d'une province, d'un royaume, d'une partie du monde. Description de l'Egypte, de l'Afrique ”. Or, un tel ouvrage est souvent intitulé “ géographie ”. D'après ces définitions, il semble donc que la géographie se soit peu à peu démarquée de la simple nomenclature des positions pour devenir une description réunissant toutes les caractéristiques d'un pays ou d'une province. Si cette évolution répond aux vœux de Mentelle qui déplore “ l'emploi trop rigoureux de ces méthodes abstraites qui donnent aux livres de géographie tant de sécheresse ”⁶⁸, elle ne permet cependant pas d'identifier très nettement les compétences géographiques.

Si l'on se tourne vers les propos que les géographes eux-mêmes ont tenus sur leur propre pratique, on s'aperçoit qu'au 18^e siècle, les compétences qu'ils associent à leur identité intellectuelle sont assez modestes. C'est du moins ce que semble suggérer Buache de la Neuville lorsqu'il affirme “ la géographie, au contraire ne demande que des yeux et de la mémoire : ce qu'elle nous présente est réel et sensible, il n'est besoin ni de réflexion, ni de raisonnement pour le saisir ; et toute personne, même un enfant en est capable ”⁶⁹, Lenglet-Dufresnoy n'est guère plus exigeant en 1712 lorsqu'il estime que “ La plupart des sciences demandent un esprit de réflexion qui sache comparer les propositions les unes avec les autres. Mais la géographie, qui sert comme de principe aux connaissances les plus utiles dans l'usage de la vie, est une science des yeux, la mémoire n'y travaille que très peu, et même cette mémoire est locale, par l'application qu'elle fait de certains lieux à quelques parties d'un royaume ou d'une province ”⁷⁰. La géographie consiste seulement ici à produire une nomenclature précise. Masson de Morvilliers reprend cette conception de la géographie dans son discours en relevant : “ nous ne nous étendons pas non plus sur la formation du globe, ni sur les différentes espèces de matières qui entrent dans sa composition, ou qui se rencontrent dans son intérieur. Le naturaliste les classe, le chimiste les analyse, le géographe doit se borner à indiquer les lieux où se trouvent ces substances ”⁷¹. La géographie semble donc occuper une position subalterne puisqu'en s'assignant une tâche de localisation, elle limite le travail du géographe à réunir des données, l'examen des causes des phénomènes revenant aux acteurs des sciences mieux constituées.

Ce partage des tâches qui semble réduire le rôle du géographe à la portion congrue pourrait, à première vue, passer pour de la résignation. Cependant, les géographes du 18^e siècle ont revendiqué ce rôle et ont même souligné son importance. Ainsi, déjà en 1755, dans son *Essai*

⁶⁸ MENTELLE, 1810, 5.

⁶⁹ BUACHE DE LA NEUVILLE, 1772, X.

⁷⁰ LENGLET-DUFRESNOY, 1716, I

⁷¹ MASSON DE MORVILLIERS, 1782, VII.

sur l'histoire de la géographie, Robert de Vaugondy distingue les géographes des usurpateurs qu'il voit comme " une foule d'ignorants dont la témérité et la présomption ont partagé l'attention des peuples, et surpris la confiance de ceux qui ne se sont pas tenus en garde : détournons nos regards de dessus eux, et ne les fixons que sur les dignes personnages qui par leurs travaux ont contribué aux progrès de la science dont j'ébauche l'histoire "72. Il insiste donc nettement sur la distinction entre les " scavans qui ont composé des cartes particulières "73 et ceux dont le talent est de combiner et de discuter. Dans l'article " Géographie physique ", Desmarest souligne, lui, la nécessité de s'en rapporter aux témoignages des autres, pour autant il condamne très vivement les compilateurs74. Lorsque les géographes s'expriment sur leur propre pratique, ils insistent sur leur capacité à réunir des savoirs divers, et soulignent que cette tâche ne consiste pas en une simple compilation, mais en une combinaison de faits. Ainsi, comme le note Robert de Vaugondy, " l'astronome et le géomètre ont chacun des connaissances qui leur sont propres mais le géographe doit les posséder toutes, et être capable de discussion pour concilier et employer à propos les secours qu'il tire de l'un et de l'autre "75. La géographie est donc considérée comme une combinaison des découvertes issues d'autres disciplines, il lui revient de les organiser en une somme totale de l'expérience. Pour le dire autrement, la géographie apparaît ici comme une discipline de synthèse76. Cette conception suggère une similitude entre la géographie et l'histoire, similitude que Robert de Vaugondy relève en 1755 : " Il est de la géographie comme de l'histoire ; celle-ci présente une suite de faits combinés et liés ensemble par un scavant qui souvent n'en a pas été le témoin, mais qui ne décide de leur choix que par la connexion qu'ils ont entre eux "77. La construction des savoirs géographiques semble donc passer par des procédures qui relèvent des techniques classiques de l'érudition, elle n'exige pas d'observations directes mais repose sur une méthode critique qui assure la fiabilité des résultats. Pour autant, à la fin du 18e siècle, une méthode spécifiquement géographique reste encore à définir. Ainsi, dans sa préface publiée en 1808, Malte-Brun relève que " Cette activité irrégulière des géographes et des voyageurs gagnerait à se soumettre à une théorie et à une critique éclairée "78. Faute d'assises théoriques, chacun peut en effet se vanter d'être géographe. Les " géographes " constituent donc un groupe très large, un groupe qui recouvre en fait des cultures géographiques différentes et dont il faudrait mettre au jour la diversité des dispositifs de production de connaissances.

Au tournant des 18e et 19e siècles, la géographie se trouve donc accaparée par d'autres champs et cette appropriation transparait dans les manières de la nommer. La solution la plus courante pour désigner la géographie consiste à la subdiviser en géographies particulières qui répondent précisément aux besoins de ses différentes tutelles. Ce phénomène ancien ne fait que s'accroître dans la première moitié du 19e siècle. D'ailleurs, la définition du mot géographie proposée par l'édition de 1835 du *Dictionnaire de l'Académie française* précise qu'il est nécessaire d'indiquer " le point de vue particulier sous lequel on considère cette science ", et sont alors énumérées la géographie ancienne, la géographie du Moyen Age, la géographie moderne, la géographie physique, la géographie astronomique, la géographie civile, historique politique. Dans cette liste, on retrouve d'une part des subdivisions chronologiques et d'autre part des subdivisions thématiques, toutes assez traditionnelles.

Subdivisions chronologiques. La géographie historicisée

72 ROBERT DE VAUGONDY, 1755, 230.

73 ROBERT DE VAUGONDY, 1755, 158.

74 DESMAREST, 1762, 616.

75 ROBERT DE VAUGONDY, 1762, 613.

76 COHEN HALIMI, MARCUZZI, 1999, 43.

77 ROBERT DE VAUGONDY, 1755, 159.

78 MALTE-BRUN, 1808, 7.

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

15

Il semble qu'au 18^e siècle les subdivisions chronologiques de la géographie soient fixées selon des critères partagés par tous les auteurs. Tous les ouvrages consultés distinguent en effet géographie ancienne, géographie du Moyen Age et géographie moderne. Dans l'*Encyclopédie*, Robert de Vaugondy définit ainsi ces trois âges différents : la géographie ancienne “ est la description de la terre, conformément aux connoissances que les anciens en avoient jusqu'à la décadence de l'empire romain ”, la géographie du Moyen Age court “ depuis la décadence de l'empire jusqu'au renouvellement des Lettres ”, la géographie moderne “ est la description actuelle de la terre, depuis le renouvellement des lettres jusqu'à présent ”⁷⁹.

Dans cette répartition, le 16^e siècle est donc représenté comme un seuil épistémologique qui a fondé une pratique nouvelle à laquelle les géographes du 18^e siècle se rattachent encore. Ce seuil épistémologique est associé à la fois aux grandes découvertes qui ont laissé une part à l'expérience dans la construction des savoirs géographiques et au perfectionnement des observations astronomiques. Tous les auteurs reconnaissent que la géographie était cultivée dans l'antiquité mais considèrent que la méthode faisait alors défaut. Ainsi, selon Mentelle “ on ne peut disconvenir que les anciens manquaient de connaissances qu'ont employé les modernes pour la porter au degré de perfection où elle est arrivée de nos jours. Il fallait que d'un côté l'astronomie fit les progrès qu'elle doit aux belles découvertes qui nous ont fait connaître les satellites de Jupiter, et que, de l'autre, des hommes habiles correspondissent ensemble pour déterminer les longitudes avec précision ”⁸⁰. Et Malte-Brun ajoute, “ N'oublions point que dans ce grand siècle les Copernic, les Tycho Brahé, et les Galilée perfectionnèrent cette science qui soumet les corps célestes aux calculs de l'homme (...) Dès lors, les énormes erreurs de Ptolémée, seul guide des géographes du moyen âge frappèrent les yeux. Il fallut absolument que la géographie changea de face ”⁸¹. C'est donc une double rupture que Malte-Brun suggère ici : d'une part une rupture avec les textes anciens, d'autre part une rupture avec les géographes du Moyen Age. D'ailleurs, pour imposer sa démonstration Malte-Brun fait de Ptolémée une source des géographes du Moyen Age, oubliant ainsi que c'est seulement à la fin du 14^e siècle que les manuscrits grecs de Ptolémée furent ramenés en Europe par l'entremise de Manuel Chrysoloras qui vint à Florence pour enseigner le grec. Plus qu'à la géographie du Moyen Age c'est donc à la géographie de la Renaissance que l'influence de Ptolémée doit être rattachée. En affirmant : “ c'est du temps de Mercator que date la géographie moderne ”⁸², Malte-Brun résume cette situation. En effet, lorsqu'il a édité la *Géographie* de Ptolémée, en 1578 puis en 1584, Mercator a montré qu'une “ distance définitive ”⁸³ le séparait de Ptolémée. Les éditions de Ptolémée faites par Mercator en 1578 puis en 1584 signalent en effet qu'au cours du 16^e siècle, les géographes ont peu à peu développé une autre conception de la géographie qui les a conduit à regarder les travaux de Ptolémée comme une source, comme un instrument pour la géographie historique et non plus comme un instrument de travail. Si la méthode perdura, en revanche les données ne pouvaient plus être utilisées.

De manière générale, les subdivisions chronologiques de la géographie étaient à la fin du 18^e siècle assez bien fixées. En revanche, les subdivisions thématiques semblent moins certaines.

Sectionnements thématiques et partitions géographiques

Ainsi, en 1722, lorsqu'il recense les objets d'un bon dictionnaire géographique, Bruzen de la Martinière distingue la géographie religieuse, la géographie politique, la géographie

⁷⁹ ROBERT DE VAUGONDY, 1762, 613.

⁸⁰ MENTELLE, 1787, IV.

⁸¹ MALTE-BRUN, 1810, 521-522.

⁸² MALTE-BRUN, 1810, 522.

⁸³ BESSE, 2003b, 23.

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

16

commerciale, la géographie mathématique et la géographie historique⁸⁴ ; quarante ans plus tard, dans l'article "géographie" de *l'Encyclopédie*, Robert de Vaugondy propose la division suivante : géographie astronomique, géographie naturelle, géographie historique, géographie civile ou politique, géographie sacrée, géographie ecclésiastique et géographie physique⁸⁵. Malte-Brun, en présentant son projet de *Géographie universelle*, ne nie pas l'existence des multiples branches de cette science, mais il laisse aux spécialistes le soin de les développer. Il évoque la géographie "purement mathématique", la "géographie physique", que les naturalistes subdivisent même en "plusieurs sciences particulières", il parle encore de la topographie et de la chorographie, de la géographie politique, ou statistique, et loue les méthodes de chacune de ces branches spécialisées et le "commerce d'échange" qui "anime toute la république des sciences et des lettres".⁸⁶ Il semble bien que la géographie ne puisse donc être évoquée autrement que dans son rapport aux autres sciences, même si c'est pour mieux l'en isoler ensuite. En 1827, *l'Abrégé de géographie moderne* de Pinkerton, Walckenaer et Eyriès exprime ce foisonnement dès les premières lignes de l'introduction, évoquant la géographie physique qui "se nomme aussi géologie", la géographie sacrée, à ne pas confondre avec la géographie ecclésiastique, la géographie historique, etc...⁸⁷. Une fois identifiée la diversité de ces typologies, encore faut-il comparer les définitions données à chacune de ces branches de la géographie. C'est le plus souvent en fonction des objets sur lesquels la description s'arrête que la géographie prend des noms différents.

Bien que les désignations changent, on retrouve le plus souvent trois ensembles qui subdivisent et structurent les savoirs géographiques. Lorsqu'elle est liée à la fixation des positions, la géographie est dite mathématique ou astronomique, lorsqu'elle est liée à la description de la surface de la terre la géographie est dite physique ou naturelle, lorsqu'elle est liée à l'histoire des états elle est dite géographie politique ou civile... Les tutelles classiques sont donc ici réaffirmées et organisées ou superposées comme s'il fallait d'abord situer un lieu à la surface de la terre, puis dégager son environnement, avant de s'attacher aux actions humaines. Toutefois, au début du 19^e siècle, à mesure que de nouvelles disciplines se sont constituées, de nouvelles formes de géographies, ou du moins de nouvelles désignations sont apparues. Citons la géographie ethnographique parfois désignée comme géo-ethnographie⁸⁸, ou la géographie botanique⁸⁹, ou encore la géographie zoologique⁹⁰. Ces deux derniers exemples témoignent de la manière dont la géographie s'est vue adoptée par l'histoire naturelle. Dans le volume 7 du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* qui fut publié sous la direction de Bory de Saint-Vincent en 1825, l'article "Géographie sous les rapports de l'histoire naturelle" était divisé en deux sections la "Distribution géographique des productions aquatiques" et la "Distribution géographique des productions terrestres". Cette dernière était subdivisée en "géographie botanique" et "géographie zoologique"⁹¹. Face à une telle énumération, on peut se demander si la géographie est alors science unitaire ou s'il

⁸⁴ BRUZEN DE LA MARTINIÈRE, 1722, 40.

⁸⁵ ROBERT DE VAUGONDY, 1762, 608.

⁸⁶ MALTE-BRUN, 1847, p.15

⁸⁷ PINKERTON, 1827.

⁸⁸ BRAVO, 1999 ; DIAS, 1998.

⁸⁹ DROUIN, 1998.

⁹⁰ "Géographie Zoologique : Il suffit de jeter un coup d'oeil général sur les êtres qui peuplent le globe terrestre pour se convaincre que toutes les espèces d'animaux n'y sont point également réparties. Il en est de celles-ci comme des espèces végétales : les unes sont particulières aux climats froids, d'autres aux climats tempérés, d'autres enfin aux climats de la zone torride. Il n'en seroit certainement pas ainsi si tous les animaux, partis d'un centre commun de création, s'étoient répandus ensuite sur tous les points du globe. Il est donc évident que dans l'origine de la vie animale n'a point été circonscrite à une seule région. Nous ne nous étendons point sur les conséquences à tirer de cette vérité, ce seroit dépasser les bornes et même le plan de cet ouvrage ; nous nous bornerons à partager les différentes classes d'animaux en groupes géographiques.", 921.

⁹¹ DROUIN, 1998, 142.

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

17

s'agit plutôt d'une science encyclopédique, ou enfin d'une science passerelle c'est-à-dire mal délimitée dans son objet et donc assez mal considérée.

Plutôt que de valoriser la géographie, le poids de l'étymologie, qui fait d'elle la description de la terre, l'a condamnée à une position difficilement tenable dans le champ scientifique. Pour faire face à cette définition, ce domaine de savoir devait ou bien s'arroger un statut métathéorique ou bien se résigner à une position ancillaire⁹². Le statut métathéorique aurait consisté à ce que la géographie serve de socle à la réflexion des domaines de savoir qui regardent l'espace comme un principe d'intelligibilité, un peu à la manière de ce que Humboldt a imaginé pour son ouvrage *Cosmos* paru en 1846. Au contraire, le statut ancillaire restreint la tâche de la géographie à la production d'une nomenclature. Celle-ci apparaît comme la forme première du discours géographique, elle permet de répondre à la question "où ?", et produit ainsi des données qui peuvent être utilisées par d'autres.

Au début du 19^e siècle, plusieurs auteurs semblent avoir pris conscience de cette absence d'assises théoriques qu'ils regardent comme un manque à combler. Cependant, les tentatives faites pour sortir la géographie de son état descriptif sont aussi nombreuses et variées que le sont les géographes.

Classifications et démembrements au 19^e siècle

Au 18^e siècle, comme le montre la contribution d'Isabelle Laboulais-Lesage, les classifications restent fidèles à cette diversité de la géographie, et ont bien du mal à assigner une place à la géographie, si bien que celle-ci est tantôt tronquée, tantôt démembrée. Au cours du 19^e siècle, le discours des géographes sur leur science, ou des savants sur la géographie, témoigne toujours d'un foisonnement difficile à cerner. Certes, la conscience savante de la modernité rejette l'ancienne géographie, celle qui est vue comme une aride description de la terre, symbole d'érudition mais aussi d'immobilisme. Cependant, cette attitude n'empêche pas qu'à l'heure où un certain nombre de disciplines s'autonomisent, la spécificité de la géographie comme science peine à s'exposer.

Les auteurs qui ont élaboré une classification des sciences au 19^e siècle tendent donc à attribuer à la géographie des morceaux de branches épars dans l'arbre des connaissances. Le démembrement, quand ce n'est pas l'omission totale, est de règle.

En 1834, André-Marie Ampère établit une classification des sciences qui s'inspire des systèmes des naturalistes. La géographie physique est une science qui dépend des sciences cosmologiques, au même niveau que la minéralogie et la géonomie, ensemble consacré "au globe que nous habitons"⁹³. Par ailleurs, il établit un ensemble consacré aux sciences "relative à la distribution des sociétés humaines et aux diverses races d'hommes dont elles ont tiré leur origine", qui comprend les disciplines "ethnographie, toporistique, géographie comparée et ethnogénie". Les définitions qu'il en donne éclairent sur ces dénominations fort trompeuses pour un lecteur d'aujourd'hui, puisque l'ethnographie d'Ampère est la science "qui décrit les nations aujourd'hui répandues à la surface de la terre, les lieux qu'elles habitent, les villes, les ouvrages d'arts..., qui indique les principaux traits du caractère des habitants, leurs mœurs, leur religion..."⁹⁴. La "toporistique" est la science liée à la détermination de la situation (longitude, latitude, altitude). C'est dire si le lien avec la géographie physique, placée dans un autre ordre de discipline, reste pourtant ténu.

Antoine-Augustin Cournot, en 1851, démembre lui aussi la géographie : parmi les cinq catégories qu'il met en place, la deuxième, consacrée aux sciences physiques et cosmologiques, inclut la géographie physique, au même rang que l'astronomie, la physique du

⁹² Ces idées ont été suggérées par Claude Blanckaert dans l'introduction qu'il présenta pour ouvrir les journées d'études de janvier 2003.

⁹³ AMPÈRE, 1856, t. 1, p.81.

⁹⁴ AMPÈRE, 1856, t. 2, p.84

globe, la minéralogie. La cinquième catégorie, celle des "sciences politique et histoire proprement dite" intègre la géographie politique, au même rang que l'archéologie, la chronologie, l'histoire et la biographie⁹⁵. Auguste Comte, quant à lui, omet la géographie dans sa classification des savoirs. Dans son *Cours de philosophie positive* (1838-1842)⁹⁶, il se limite aux sciences fondamentales et passe de la chimie organique à la physiologie sans évoquer la géographie. La "Physique sociale" englobe certes largement les sciences humaines, mais la géographie n'est pas citée explicitement.

Eugène Cortambert publie en 1852 dans le *Bulletin de la société de géographie* un article à partir duquel Numa Broc analyse la place de la géographie dans la classification des connaissances humaines⁹⁷. Constatant le démembrement et l'oubli de la géographie, il tente d'affirmer l'unicité de celle-ci et de l'imposer comme une discipline de transition, située au carrefour des sciences physiques et morales, alliant les savoirs des sciences naturelles et ceux de l'histoire. La position de Cortambert traduit cette tentation globalisante d'une discipline qui servirait de socle ou de base à toutes les autres sciences, et qui est aussi une donnée de l'anthropologie naissante au début du XIXe siècle. Un certain militantisme de la science géographique semble bien commencer à s'affirmer au tournant du siècle, militantisme qui n'aura de cesse de s'affirmer jusqu'à nos jours chez certains géographes. Cependant, le manque d'écho de la classification de Cortambert est patent et comme l'a souligné Vincent Berdoulay⁹⁸, il doit certainement être lié aux difficultés épistémologiques qu'elle présentait : quel pouvait être en effet l'objet de cette science physico-morale ? Sans doute le milieu, l'environnement représente-t-il l'objet de convergence entre ces deux tentations, celle des sciences de la nature et celle de l'histoire, mais l'identification de cet objet, plus tardive, ne peut être une réponse pour les géographes du début du 19e siècle, et c'est donc bien le constat de la fragmentation qui domine.

L'emprise des classifications de savoirs établies dans la deuxième moitié du 18e siècle reste donc forte pendant un demi-siècle. La géographie continue à se diviser et à se répartir entre les différents champs de la connaissance, en fonction de son applicabilité aux sciences autonomes. Est-ce à dire alors que la géographie n'est pas une science. Le souci méthodique exprimé par les contemporains, s'il ne donne pas de réponses, montre la vigueur du questionnement, à une époque où les savoirs scientifiques se distinguent aussi par des méthodes qui leur sont propres.

L'impossible consensus méthodique ?

Fidèles à l'esprit du temps, les géographes du début du 19e siècle ont tenté d'imaginer des méthodes rigoureuses qui permettraient de faire sans hésitation de la géographie une science à part entière. Mais, dès lors que la géographie n'est plus seulement un inventaire et qu'elle s'inscrit cependant dans le cadre de la description, l'entreprise paraît périlleuse. Malte-Brun, dans la présentation de sa *Géographie universelle*, dit bien l'embarras qu'il y a à faire de la géographie comme l'on pratique une science naturelle, et rejette "les prétendues classifications de la géographie spéciale". Il précise "Grâce à ce vain appareil de science, la géographie, cette image vivante de l'univers, ne semble en être que la froide et triste anatomie"⁹⁹. Il propose alors une méthode de description qui s'adaptent aux caractéristiques spécifiques de chaque pays "nous avons cherché à inventer, pour la peinture de chaque pays, un cadre particulier qui convient à la grandeur relative des objets"¹⁰⁰. Cette réflexion sur l'art d'écrire la

⁹⁵ COURNOT, 1851. Encart "essai de classification synoptique des connaissances humaines", t. 2, p.268. La question de la géographie n'est pas commentée.

⁹⁶ COMTE, 1975

⁹⁷ CORTEMBERT, 1852, cité par Numa BROU, 1976

⁹⁸ BERDOULAY, 1988, 32.

⁹⁹ MALTE-BRUN, 1847, p. 13

¹⁰⁰ idem

géographie est intimement liée à la définition même de cette science, que Malte-Brun ne prétend pas révolutionner, mais dont il veut faire, comme ses contemporains, un objet clair et facile à appréhender, mais aussi attractif : "nous avons voulu faire un livre, et non une table des matières"¹⁰¹.

Le discours des géographes au début du 19^e siècle tend donc à intégrer la tradition des Lumières tout en prenant en compte les aspects pratiques de la géographie, et notamment ses caractéristiques de science de terrain. Deux textes intéressants, publiés respectivement en 1819 et en 1841, témoignent d'une réflexion sur le savoir géographique liée à son usage, notamment militaire, même si ce n'est pas énoncé de manière explicite. L'épisode des guerres napoléoniennes, le rôle joué par les ingénieurs-topographes, la réforme des programmes des lycées sont autant d'éléments qui, comme le montre la contribution de Valeria Pansini donnent à la géographie de nouvelles bases pour être pensée en tant que discipline. En 1819, Férussac, l'un des membres fondateurs de la Société de géographie, publie un essai intitulé *De la nécessité de fixer et d'adopter un corps de doctrine pour la géographie et la statistique*¹⁰². Son souci est d'établir un "système" pour la géographie. Il souligne un certain désordre épistémologique : "j'ai toujours été frappé du peu d'accord qui règne entre les géographes dans leur manière d'envisager la géographie, d'en établir, d'en limiter, d'en définir la sphère et les divisions, d'en asseoir les bases"¹⁰³. Il reproche aux géographes une confusion dans les définitions fondamentales, dans la méthode, dans "la circonscription des diverses branches de la géographie". Le constat dressé par Férussac sur les classifications et les subdivisions établies au 18^e siècle est donc identique à celui des historiens du 20^e siècle. Les contemporains déjà avaient su pointer d'emblée ce foisonnement des manières de faire de la géographie. Férussac se propose de reprendre cette classification, en commençant par préciser la position de la géographie par rapport aux autres sciences : "pour bien définir la partie, il faut avoir une idée précise de l'ensemble, ainsi pour bien entendre la géographie, il faut bien comprendre les sciences qui s'occupent de l'univers"¹⁰⁴. Il établit alors à partir de ces sciences des sous-groupes, qui amènent la géographie à se retrouver à côté de la géologie et de la physique. Une définition est tentée : "science qui enseigne la construction et la figure du globe tout formé, la disposition, le rapport et l'espèce des parties principales qui le composent". Dans cette première définition, il parle alors d'une "géographie cosmographique", qui va elle-même être divisée en sous-sections (météorologie, hydrographie, géognosie). Les termes se veulent fondateurs, mais ils reprennent évidemment les caractéristiques de la géographie physique, bientôt complétée par l'auteur qui souligne l'importance d'une géographie humaine : "On connaîtrait mal le globe si on l'envisageait isolé dans l'espace, dépourvu d'habitants et sans étudier sa composition intérieure"¹⁰⁵. D'où un vaste développement sur ce qu'il appelle la "géographie politique". L'originalité du texte de Férussac vient donc moins de cette refondation disciplinaire qui reproduit un schéma bien ancien, que de la différence qu'il pointe entre ces deux manières de faire de la géographie, l'une étant considérée comme statique, l'autre comme évolutive et variable : "Propriété de l'homme, la terre partage ses vicissitudes, la géographie devient la peinture mobile de la puissance ou de la faiblesse des Etats, souvent aussi le témoignage de leur infortune, elle change et se renouvelle comme eux"¹⁰⁶. Maxime Auguste Denaix, en 1841, tente une *Géographie prototype*, qui doit pouvoir présenter une méthode applicable à tous les Etats. On retrouve le souci d'une méthode d'analyse, d'un "système", si chers aux auteurs du 19^e siècle qui cherchent à donner à la

¹⁰¹ idem, p.14

¹⁰² FERUSSAC, 1819

¹⁰³ idem, p. 2

¹⁰⁴ idem, p. 5

¹⁰⁵ idem, p.9

¹⁰⁶ idem, p. 13

géographie un statut de science. La méthode, en elle-même, n'a rien de nouveau, puisque l'auteur s'appuie sur la théorie des bassins pour montrer que l'on peut opérer la description d'un Etat en partant des divisions orographiques, et qui permet de faire de la géographie "une science aussi rationnelle que l'anatomie descriptive, que l'anatomie comparée"¹⁰⁷. Les modèles sont là, qui tentent de calquer la démarche géographique sur les sciences naturelles et mathématiques, tout en soulignant qu'elle reste une science sociale (la méthode ici ne s'applique pas à des régions, mais bien à des Etats).

La tension entre une science naturelle et une science humaine ou sociale apparaît ainsi dès le début du 19^e siècle. Certes, elle existait déjà auparavant, mais, alors que l'émergence des sciences humaines tend à faire reconnaître certaines disciplines jusqu'ici ignorées, cette tension suscite des questions. Le texte de Férussac et celui de Denaix montrent qu'il existe au 19^e siècle, diverses manières d'aborder le problème du statut scientifique d'une science qui est à la fois une science de l'homme et une science physique. Ces deux textes illustrent la vigueur des questionnements disciplinaires qui agitent les contemporains.

Globalement, la géographie moderne s'organise autour de deux noyaux : le premier la relie au monde des humanités et s'inscrit dans le registre de l'érudition et de la nomenclature ; le second la rattache au contraire au domaine des sciences physiques et aspire à poser les formes d'une explication. Entre 1750 et 1850, la géographie est tellement foisonnante que certains de ses courants peuvent renvoyer à des schémas cognitifs très différents. Ainsi, certaines géographies – la géographie sacrée notamment – font assez directement écho aux arts de la mémoire, alors que d'autres, au contraire, s'appuient sur les mathématiques pour imposer leur légitimité. Malgré leur disparité, ces deux formes de géographie coexistent ; mais à chaque époque certains styles de géographie émergent cependant de manière plus visible. Peut-être est-ce alors en essayant de restituer les programmes de recherches que l'on peut extraire quelques séquences qui tiennent à des diachronies.

3. Traditions et lignes de forces

Entre 1750 et 1850, les lignes de force qui apparaissent dans le champ de la géographie tendent à marginaliser le premier noyau aux dépens du second. Dominante au siècle des Lumières, la géographie qui vise à décrire la face de la terre semble donc s'effacer derrière une amorce de spécialisation, ou du moins l'affirmation ou l'émergence de certaines disciplines comme l'astronomie ou la géologie.

Dans l'éparpillement des traditions constaté par les contemporains eux-mêmes, apparaissent des discours et des pratiques qui se distinguent par leur finalité. De la géographie de l'*Encyclopédie*, avant tout descriptive, à la géographie statistique, encouragée par les commis de l'Etat qui perçoivent bien ses visées pratiques, les géographes, entre 1750 et 1850, tendent à prendre leur distance avec une géographie seulement érudite, et ce au profit de la vision d'une science en progrès, inspirée notamment des travaux de Humboldt.

La géographie astronomique, simple caution scientifique ?

Dans son *Discours sur la géographie*, Masson de Morvilliers affirme que la géographie "tient immédiatement à presque toutes les connaissances humaines" et que "pour y réussir avec quelque distinction, il faut être instruit dans les mathématiques et l'astronomie ; il faut connaître l'histoire de son pays et celle des autres peuples ; il faut avoir des idées saines sur la politique et le commerce, sur la physique, l'histoire naturelle et les arts. Il faut être en état enfin de comparer en philosophe les différentes mœurs des nations."¹⁰⁸. Cette manière de diluer la géographie n'est pas isolée, elle a déjà été évoquée par Robert de Vaugondy dans son

¹⁰⁷ DENAIX, 1841

¹⁰⁸ MASSON DE MORVILLIERS, 1783, V.

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

21

Histoire de la géographie, elle est reprise, de manière analogue, par Malte-Brun dans son *Précis de la géographie universelle*¹⁰⁹ ; et c'est elle aussi qui conduit à la « géographie en creux » enseignée à l'École normale de l'an III.

Paradoxalement donc, le fait que la géographie bénéficie de l'aura de sciences reconnues et que d'autres savants s'approprient ses objets et son registre discursif ne semble pas troubler un géographe autoproclamé comme Mentelle. A le lire, on a même plutôt l'impression que la géographie bénéficie alors du prestige de ces savoirs solidement établis. Il note ainsi « Dans le commencement du 18^e siècle, on persista encore à considérer la géographie comme une simple science auxiliaire, subordonnée à l'histoire. Cependant, la question de l'aplatissement du globe, objet de discussion entre Newton, Huyghens et Cassini valut à la géographie mathématique la protection des sociétés savantes, l'appui des gouvernements et une place parmi les sciences exactes... »¹¹⁰. Nous avons déjà vu que la situation de la géographie n'était pas aussi valorisante au sein des institutions savantes, et particulièrement à l'Académie royale des sciences où il n'était pas question de géographie mathématique mais d'astronomie. Cependant, ce qu'il faut retenir ici, c'est l'assurance avec laquelle les géographes affirment les liens qu'entretiennent leur discipline avec d'autres. Dans son *Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences exactes...*, Saverien est particulièrement explicite quand il affirme que « l'astronomie et l'histoire sont les fondements de la géographie. La première fixe la position des lieux et l'histoire en donne la connaissance particulière »¹¹¹. En faisant de l'astronomie et de l'histoire les fondements de la géographie, Saverien inverse les généalogies traditionnellement proposées dans les classifications de savoir. Cependant, c'est toujours à une relation entre la géographie d'une part, l'histoire et l'astronomie d'autre part qu'il s'attache.

L'astronomie apparaît à la fois comme une caution savante, mais aussi comme un passage obligé pour reporter dans le système de coordonnées de la carte les résultats des observations de terrain, et plus particulièrement des navigations lointaines. On peut ainsi lire sous la plume de Robert de Vaugondy « L'on aurait encore retiré peu d'utilité de cette connaissance des parties du globe si l'on n'avoit usé des moyens sûrs pour en déterminer exactement la situation et la forme. »¹¹². Qu'il s'agisse de la connaissance de la figure de la terre ou de la construction de la carte de France, ces tâches incombent toujours aux mathématiciens et le résultat de leurs travaux apparaît comme un préalable à celui des géographes. Ainsi, Gosselin, spécialiste de géographie ancienne, ne considère-t-il pas ce lien de la géographie à l'astronomie comme une servitude. Au contraire, il estime que l'astronomie a permis d'établir une différence entre la géographie ancienne et la géographie moderne. Il note : « Ortelius, par l'étendue et l'antériorité de ses travaux, doit être regardé comme le père de cette géographie historiquement prouvée, dans laquelle on fut obligé de se renfermer jusqu'à ce que l'Académie des sciences, au moyen des observations des astronomes envoyés dans les différentes parties du monde, eut créé et assis sur une base solide le système de la géographie moderne »¹¹³. C'est seulement ce détour par l'astronomie – puis par la géodésie – qui a permis aux géographes de dépasser le legs de Ptolémée pour déterminer à leur tour des listes de coordonnées fiables et associer ainsi leurs descriptions à des localisations plus sûres. De plus, bien que marginalisés au sein de l'Académie des Sciences, les géographes s'appuient sur cette institution pour légitimer leur

¹⁰⁹ « nous nous sommes dit la géographie n'est-elle pas la sœur et l'émule de l'histoire ? Si l'une règne sur tous les siècles, l'autre n'embrasse-t-elle pas tous les lieux ? (...) Et cette description du globe n'est-elle pas intimement liée à l'étude de l'homme, à celle des mœurs, et des institutions ? N'offre-t-elle pas à toutes les sciences politiques des renseignements précieux ? Aux diverses branches d'histoire naturelle un complément nécessaire ? A la littérature un vaste trésor de sensations et d'images ? », MALTE-BRUN, 1810, 1-2.

¹¹⁰ MENTELLE, 1810, 523.

¹¹¹ SAVERIEN, 1765, 385.

¹¹² ROBERT DE VAUGONDY, 1755, I.

¹¹³ GOSSELIN, 1989, 196.

pratique. L'extrait de l'article "géographie" de Robert de Vaugondy est à cet égard assez explicite : "L'établissement de l'Académie donnant une face nouvelle aux connaissances mathématiques, releva infiniment la géographie par l'usage que l'on fit des observations astronomiques pour assigner aux parties de la terre les justes dimensions qu'elles doivent avoir."¹¹⁴ L'astronomie, auxiliaire indispensable pour fixer la position des lieux et dresser la carte, apparaît donc aussi comme moyen d'installer la géographie dans un horizon de savoir légitime et non plus dans l'ordre d'une connaissance spéculative du monde.

Dans la mesure où les années 1730-1740 sont marquées par l'émergence d'une éthique de l'exactitude et une transformation des pratiques de mesure¹¹⁵, l'astronomie apporte donc à la géographie cette caution qui devient nécessaire pour apparaître comme un savoir légitime. Toutefois, Gosselin semble considérer que l'astronomie ne constitue pas la seule voie de légitimation pour la géographie. En évoquant les travaux de d'Anville, il cherche à montrer que la géographie ancienne peut, elle aussi, être porteuse de résultats stables : "Dans le siècle dernier, où les Leibniz, les Newton et leurs disciples avoient porté l'astronomie à son plus haut degré de perfection, où tous les arts et toutes les sciences des nations modernes sembloient en quelque sorte avoir été appelés au secours de la géographie, on vit le savant d'Anville, avec les seules mesures anciennes resserrer de près d'un tiers la largeur de l'Italie moderne, et ses résultats confirmés par toutes les opérations astronomiques qui ont été faites postérieurement"¹¹⁶. Aux yeux de Gosselin, la méthode de travail de l'historien qui croise et critique ses sources semble pouvoir être porteuse de légitimité, au même titre que le recours à la mesure. Tout au long du 19^e siècle, ce lien entre la géographie et l'astronomie se perpétue au sein de l'Académie des sciences, rattachant ces deux sciences à l'art de la navigation. Cette géographie astronomique est d'ailleurs essentiellement représentée alors par des astronomes ou des officiers de Marine.

L'œil de l'histoire, ou le maintien de la tradition érudite

Le lien de la géographie à l'histoire apparaît sur un mode différent à la même époque, puisqu'il s'agit moins de dépendance que de complémentarité. La géographie semble en effet indispensable à l'histoire ; sans elle, il n'est pas possible de fixer le cadre du récit¹¹⁷. Écoutons l'analyse qu'en propose Mahias : "Envisagée sous ce point de vue, l'étude de la géographie est donc d'une nécessité absolue, puisque sans les Lumières qu'elle répand sur l'histoire, il est impossible de mettre chaque Etat à sa place, d'en fixer les limites, d'en connaître les ressources, ce qui jette une confusion étrange dans le récit et dans la lecture des événements, parce que ne pouvant les suivre exactement sur les lieux où ils se sont passés, il est impossible d'en saisir le fil et d'en apercevoir l'ensemble"¹¹⁸. On retrouve ici de manière implicite le *topos* de la géographie considérée comme l'œil de l'histoire. Cette expression, déjà utilisée par Ortelius dans son *Theatrum orbis terrarum*¹¹⁹, est également reprise dans *l'Encyclopédie*. C'est probablement le *topos* le plus répandu à cette époque pour désigner les relations nouées entre histoire et géographie.

¹¹⁴ ROBERT DE VAUGONDY, 1757, I.

¹¹⁵ BOURGUET, LICOPPE, 1997, 1149 ; BOURGUET, LICOPPE, SIBUM, 2002.

¹¹⁶ GOSSELIN, 1989, 192.

¹¹⁷ *Espaces Temps, Les Cahiers*, 1998.

¹¹⁸ MAHIAS, 1799, XXVI-XXVII.

¹¹⁹ " Mais de combien est nécessaire pour parvenir à cette intelligence des histoires, la connaissance des régions et provinces, et des mers, la situation des montagnes, des vallées, des villes, le cours des rivières, etc. (ce que des Grecs est appelé d'un nom propre Géographie, et d'aucuns gens doctes... l'œil de l'histoire) tous ceux là le confesseront facilement avec nous, qui y étant un peu moyennement instruits, ont aucune fois commencé à lire quelque histoire ", cité dans BESSE, 2003a, p. 107.

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

23

Cette association des deux domaines de savoir perdue chez nombres d'auteurs du 19^e siècle. Dans le livre premier de la *Géographie universelle*, Malte Brun évoque le rapport à l'histoire en ses termes : "la géographie n'est-elle pas la sœur et l'émule de l'histoire ?"¹²⁰. Il s'inscrit ainsi très clairement dans la tradition de l'enseignement des Jésuites. Les deux termes employés sont en effet révélateurs d'une science qui a traditionnellement le statut de science auxiliaire (l'émule), mais qui aspire à une position d'égalité (la sœur), et cette alliance exprime les difficultés de positionnement qu'éprouve la géographie au tournant du siècle, alors que les sciences s'autonomisent, se professionnalisent, et que les savoirs géographiques restent éparés. Pour Malte-Brun, dès 1811, tout comme dans les éditions suivantes du *Précis*, et donc pour ses continuateurs, le lien avec l'histoire reste premier, mais les autres sciences ne sont pas oubliées. Dans un universalisme qui s'inscrit dans une logique de complémentarité, mais qui reste marqué par la subsidiarité, la géographie est toujours présentée pour ce qu'elle apporte aux autres sciences : "Et cette description du globe n'est-elle pas intimement liée à l'étude de l'homme, à celle des mœurs et des institutions ; n'offre-t-elle pas à toutes les sciences politiques des renseignements précieux ; aux diverses branches de l'histoire naturelle un complément nécessaire ; à la littérature elle-même un vaste trésor de sensation et d'images ?"¹²¹.

Or, s'il y a la superposition ou coexistence de logiques distinctes, les auteurs semblent ne pas voir dans cette duplicité un problème pour le statut de la discipline. Letronne, en 1829, par exemple, envisageant la création de sections à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, et sans renier la présence de la géographie à l'Académie des Sciences, précise très clairement que la première section, consacré à la "science de l'histoire", comprend "la chronologie et la géographie"¹²². L'inclusion traditionnelle d'une discipline auxiliaire se perpétue sans problème. Ainsi, quelques décennies plus tard, dans sa *Nouvelle classification des sciences, étude philosophique* parue la première fois en 1888, Adrien Naville explique à son tour pourquoi il classe certaines sciences avec l'histoire plutôt qu'avec ce qu'il appelle "sciences des lois", soit essentiellement les mathématiques et la physique : "La géographie physique est-elle vraiment physique ? Non, puisque l'homme a creusé des canaux, relié des mers les unes aux autres, comblé des lacs, arrosé des déserts, puisqu'il a exercé et continue à exercer une influence constante sur les flores et les faunes"¹²³. Le contexte est évidemment différent, puisque le propos s'inscrit dans une époque d'institutionnalisation de la géographie humaine, mais il marque bien la continuité de cette duplicité humaine/physique, que les auteurs de la première moitié du 19^e siècle, sans remettre en cause les termes eux-mêmes, expriment de manière récurrente. En même temps, ce même auteur justifie sa position en des termes clairs : "la géographie est la description de l'état de la surface terrestre à un moment donné, par exemple au moment actuel, c'est une coupe dans le courant de l'histoire"¹²⁴. L'importance du lien à l'histoire, dans la tradition humaniste, est soulignée par Daniel Nordman dans son article sur les sciences historiques et géographiques en Algérie. Que ce lien avec l'histoire soit rappelé dans l'un des articles de ce recueil qui s'avance le plus dans le 19^e siècle est révélateur de l'importance d'une tradition française déjà bien ancrée dans les usages avant d'être figée par les programmes scolaires et de perdurer jusqu'à aujourd'hui.

Si la géographie est ainsi agrégée à l'histoire, c'est notamment parce que cette association semble permettre de poser les deux dimensions fondamentales de toute narration : le temps et l'espace. Cette association conduit parfois à les confondre, Malte-Brun rappelle ainsi que la

¹²⁰ MALTE-BRUN, 1847, p. 12

¹²¹ MALTE-BRUN, 1847, p. 12

¹²² LETRONNE, 1834.

¹²³ NAVILLE, 1901, p. 138.

¹²⁴ idem, p. 140.

géographie “ ne diffère de l'histoire que parce que l'une se règle sur le temps et l'autre sur l'espace. La géographie n'est au fond qu'une histoire qui s'arrête pour considérer le présent ”¹²⁵. Jean-Marc Besse a récemment rappelé que si le rôle de la géographie consiste à mettre sous les yeux de l'historien ce qui est absent, cela ne vaut pas seulement pour l'histoire civile ou politique et pour les faits passés ; cela concerne aussi les phénomènes qui relèvent de l'histoire naturelle et qui sont observables sur toute la surface de la terre¹²⁶. Au début du 19^e siècle, l'articulation entre la géographie et l'histoire s'est trouvée abordée d'une autre manière par le biais de l'histoire naturelle. En effet, au moment où s'organisent les savoirs naturalistes et physiques, le modèle scientifique impose une référence, plus ou moins explicite à ces disciplines constituées. Or, les savoirs liés à l'histoire naturelle se développant rapidement, la géographie est en grande partie pratiquée par des savants qui, professionnellement, sont liés à la botanique ou aux sciences naturelles. Ainsi, Bory de Saint-Vincent, dans son *Dictionnaire d'histoire naturelle*, définit la géographie dans sa dimension la plus large comme une "science autour de laquelle se viennent, pour ainsi dire, grouper toutes les autres". Il rejette une définition étymologique d'une seule "connaissance de la figure de la terre" au profit d'un savoir permettant des mises en relation de phénomènes variés : "son étude embrasse l'histoire du globe entier et se rattache aux méditations de l'astronomie (...) Sous le point de vue politique, elle appartient à l'histoire, et fixant les limites de ces dominations fondées selon l'audace ou la pusillanimité des hommes, elle marque encore les bornes où nos usurpations sur le reste de la nature doivent s'arrêter"¹²⁷. Bien qu'il s'articule toujours difficilement avec la perspective naturaliste, le lien de la géographie avec l'histoire constitue toujours une donnée établie, même chez ceux qui pratiquent essentiellement la géographie physique.

La géographie physique revisitée

Cette “ géographie physique ” occupe d'ailleurs une place particulière car si l'expression est ancienne, elle semble, à la fin du 18^e siècle, être réinvestie d'un sens nouveau. Au tout début de l'article “ géographie physique ” publié en 1757 dans l'*Encyclopédie*, Desmarest définit la géographie physique comme une “ description raisonnée des grands phénomènes de la terre, et la considération des résultats généraux déduits des observations locales et particulières, combinées et réunies méthodiquement sous différentes classes et dans un plan capable de faire voir l'économie naturelle du globe, en tant qu'on l'envisage seulement comme une masse qui n'est ni habitée, ni féconde ”¹²⁸. L'originalité du propos ne réside pas ici dans l'usage de l'expression “ géographie physique ”, mais plutôt dans l'acception qui est revendiquée. Par rapport aux définitions les plus courantes de la géographie, Desmarest change d'objet, il abandonne les États pour s'attacher aux phénomènes de la terre, il écarte aussi l'homme et la société de ses préoccupations. Par rapport aux définitions courantes de la géographie physique, il exclut les bassins fluviaux pourtant considérés comme l'apanage de cette forme de géographie depuis que Buache avait présenté à l'Académie des sciences en 1752 son *Essai de géographie physique*¹²⁹.

En 1795, dans le premier volume de son dictionnaire de géographie physique, Desmarest reprend et étoffe l'article rédigé près de quarante ans plus tôt pour l'*Encyclopédie*, dans un texte qu'il intitule « Considérations générales et particulières sur la Géographie-physique ». Dans ce texte, Desmarest opère certains réajustements par rapport au texte de 1757 et précise

¹²⁵ MALTE-BRUN, 1808, 5-6.

¹²⁶ BESSE, 2003a, 106.

¹²⁷ BORY DE SAINT-VINCENT, *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, t.7, Article "Géographie", p.240.

¹²⁸ DESMAREST, 1757, p. 613.

¹²⁹. Dans l'*Encyclopédie méthodique*, Masson de Morvilliers reconnaît lui aussi la singularité des objets de la géographie physique, et lui attribue même des outils spécifiques : les bassins fluviaux de Buache, “ ce sont, écrit-il, autant de bassins particuliers qui appartiennent à chaque pays et que la géographie physique doit d'abord faire connaître ”, MASSON DE MORVILLIERS, 1782, VIII.

ce qu'il entend par géographie physique. D'une part, Desmarest cesse de situer la géographie physique par rapport à la physique et la situe plus volontiers par rapport à l'histoire naturelle, d'autre part il développe très largement sa réflexion cartographique, se montrant soucieux de se démarquer des théories de la terre et d'ancrer ses remarques dans des espaces spécifiques. Néanmoins, comme dans le texte précédent, c'est en insistant sur la place de l'expérience de terrain dans la production des savoirs que Desmarest pose un facteur discriminant entre la « géographie physique » de Buache et la « Géographie-physique » telle qu'il la conçoit, mais aussi entre la géologie et sa «Géographie-physique ».

Martin Rudwick a bien montré que la pratique de la géologie naissante avait dû se frayer un chemin entre deux traditions contradictoires : d'une part, les théories de la terre qui ignoraient l'importance du terrain ; d'autre part, l'ensemble constitué par la minéralogie -présentée comme « science des échantillons »- et la géognosie -fondée par le travail sur le terrain et dans les mines-¹³⁰. Dans ce contexte, Desmarest apparaît comme acteur et défenseur de l'émergence d'une analyse empirique, émergence qu'il ne peut envisager qu'à l'extérieur du champ de la géologie. En effet, dans la conclusion de l'article de *l'Encyclopédie*, Desmarest compare la géographie physique et les théories de la terre auxquelles, à cette époque, la géologie était encore associée ; et son refus des hypothèses jugées hasardeuses le conduisait bien sûr à exclure toute parenté entre géologie et géographie physique¹³¹. On voit ici que le mot « géologie » a tardé à désigner de façon précise l'étude systématique et concrète de la terre, il resta longtemps utilisé pour marquer une « doctrine transcendant les faits »¹³². Ainsi, en 1757, comme en 1795, le recours de Desmarest à la « Géographie-physique » peut apparaître comme le reflet des incertitudes en matière de dénomination et des ambiguïtés du mot « géologie ». Toutefois, dans *l'Encyclopédie méthodique*, le discours semble s'infléchir. Désormais, Desmarest différencie les théories de la terre et la géologie. Bien sûr, les théories de la terre restent condamnées et Desmarest continue de penser qu'elles « ont une marche entièrement opposée aux principes de la géographie-physique »¹³³. En revanche, la géologie est brièvement évoquée et Desmarest la présente comme une science nouvelle, mais distincte de la géographie physique. Desmarest termine ses « Considérations générales et particulières sur la Géographie-physique » par ce constat : « Ce seroit ici l'occasion de parler de la géologie comme d'une science nouvelle : mais ne connoissant pas les principes de cette science, ni les observations qu'elle a pu diriger, je ne puis en faire mention de manière à comparer sa marche & ses moyens avec ceux de la Géographie-physique. Quoiqu'il en soit, la géologie ne peut offrir tout au plus qu'un plan d'observations et d'analyse différent de celui que la géographie physique adopte ; & cette concurrence, si elle est raisonnée, ne pourroit qu'accélérer les progrès de l'histoire de la terre. Mais il est bien important, en tout cas, que la géologie ne soit livrée, ni à la dispute ni aux assertions vagues & systématiques. »¹³⁴.

Si Desmarest feint quasiment d'ignorer la géologie, peut-être est-ce en raison de la jeunesse de ce domaine et de la méfiance encore éprouvée par plusieurs de ses contemporains face à cette science qui, à l'encontre des principes qu'il énonce, tend à cette période à s'appuyer sur des spéculations plus que sur des faits positifs, mais peut-être est-ce aussi parce qu'il entend s'imposer en défendant un nouveau champ du savoir autonome : « la Géographie-physique ». En effet, rédiger un texte quasi programmatique, le publier dans *l'Encyclopédie* et conserver

¹³⁰ RUDWICK, 1997, 121.

¹³¹ « Dans les théories de la terre on suit d'autres vûes ; tous les faits, toutes les observations sont rappelées à de certains agens principaux, pour remonter & s'élever de l'état présent & bien discuté à l'état qui a précédé ; en un mot des effets aux causes. L'objet des théories de la terre est grand, élevé & pique davantage la curiosité ; mais elles ne doivent être que les conséquences générales d'un plan de *Géographie physique* bien complet », DESMAREST, 1757, 626.

¹³² ELLENBERGER, 1994, 250.

¹³³ DESMAREST, 1795, 1.

¹³⁴ DESMAREST, 1795, 842.

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

26

le même parti-pris quelques quarante années plus tard dans *l'Encyclopédie méthodique* peut s'apparenter à la volonté de délimiter un domaine de savoir¹³⁵.

Or, si le pari sur la géographie physique reste concevable en 1795, à la fin des années 1820, la « Géographie-physique » de Desmarest a vécu. Ainsi, en 1828, lorsque paraît le dernier volume du *Dictionnaire de géographie physique* sous la direction de Huot, le projet de considérer la géographie-physique et la géologie comme deux sciences différentes et concurrentes paraît résolument vain ; il semble désormais évident que la géographie physique doit être absorbée par la géologie, et cela, plus encore aux yeux du fondateur de la Société de géologie qu'est Huot. Selon lui, c'est en effet un ensemble très ample qui constitue le domaine de la géologie, il parle de : « l'étude entière du règne minéral et [de] l'histoire des innombrables races éteintes du règne animal et du règne végétal », étude obligatoirement fondée désormais sur l'observation. Si les principes demeurent et tout particulièrement le primat de l'observation, le mode de désignation –la « Géographie-physique »– a disparu. A la période où la géologie est en train de se construire, la géographie, elle, est un savoir diffus et il est tout aussi difficile de circonscrire le groupe des géographes, faute d'instances qui viendraient baliser leur parcours et légitimer leur travail, que de définir les formes d'un discours géographique qui cherche encore à produire une description exhaustive de la terre. C'est en conciliant savoir empirique et souci de rationalisation, description et volonté d'explication que Desmarest fait de la « géographie physique » une issue pour sortir la connaissance de la terre de l'esprit de système qui nuisait à sa crédibilité.

Vers de nouveaux horizons : Les promesses de la statistique descriptive

Au-delà de ces divisions traditionnelles entre géographie astronomique, historique et physique se précisent de nouvelles perspectives. La géographie politique, depuis longtemps, consiste en une description administrative des Etats. Dès le 18^e siècle, des liens se tissent peu à peu entre la géographie et les champs de savoirs qui tentent de rendre compte, et parfois d'expliquer, la spatialisation des phénomènes. C'est notamment le cas de l'économie politique, de la statistique ou des topographies médicales. La contribution de Gabriel Thibault montre que la tradition statistique des ingénieurs, portée par exemple par un personnage comme Bernardin de Saint-Pierre, n'est pas incompatible avec une géographie poétique et inspirée telle qu'elle se développe dans ses écrits littéraires.

Dans l'avertissement qui ouvre son *Dictionnaire d'économie politique*, Dêmeuniez revendique ainsi la géographie politique comme préalable indispensable à son objet¹³⁶. Pendant la Révolution et l'Empire, c'est une démarche assez similaire que l'on retrouve derrière tous les projets qui cherchent à dresser un inventaire des ressources de la République¹³⁷. Comme dans la statistique départementale, l'espace reste ici un principe d'exposition, un moyen d'introduire ordre et liaison dans la description¹³⁸. Le « Tableau des mines de la République » publié dans le *Journal des mines* en est aussi un bon exemple puisque chaque notice départementale commence par une description géographique. De même, lorsque le *Journal des Arts et manufactures* publie dans son premier numéro une lettre sur la « géographie industrielle », c'est pour annoncer la publication d'un ensemble de tableaux qui répertorient toutes les fabriques existant sur le territoire de la République, un

¹³⁵ LABOULAIS-LESAGE, 2004.

¹³⁶ « Il m'a semblé qu'à l'Economie politique, il falloit joindre la Géographie politique & la Diplomatie oubliées dans l'ancienne Encyclopédie ; je les ai réunis à cet effet. Cette partie est donc absolument neuve ; elle contiendra plus de deux mille articles ; l'ancienne Encyclopédie n'en offre pas cent sur ces matières, & il n'y en aura pas un seul de réimprimé mot à mot. On peut réduire à trois, les divisions générales du plan que je me suis formée ; 1°. la Géographie politique ; 2°. l'économie politique & l'administration ; 3°. la diplomatie. », DEMEUNIEZ, 1784, III.

¹³⁷ PERROT, 1977.

¹³⁸ BOURGUET, 1988, p. 84-87.

tableau dressé par les soins de la Commission d'agriculture et des arts¹³⁹. Coquebert de Montbret illustre bien cette manière dont géographie et statistique sont inextricablement liées. En effet, à partir de son passage au *Journal des Mines* et plus encore au bureau de la statistique du Ministère de l'intérieur, il mêle géographie et statistique. Dans un premier temps, la géographie lui permet de structurer cette approche comptable de l'espace que demande la statistique ; puis, ses tentatives de donner sens à l'espace décrit, tentatives qui s'appuient notamment sur la " région naturelle ", lui permettent de tenter une lecture plus analytique de l'espace¹⁴⁰. Les articles de Dominique Margairaz et de Guillaume Garner publiés dans ce recueil montrent qu'il ne s'agit pas là d'un exemple isolé et que les interférences entre ces deux disciplines sont extrêmement complexes et n'ont rien de systématique. Elles semblent si proches à certains auteurs qu'elles sont même prises parfois l'une pour l'autre.

Ainsi, J.J. Omalius d'Halloy, qui collabora notamment avec Coquebert de Montbret pour dresser une carte géologique de France, consacre une longue note au terme statistique dans sa *Classification des connaissances* (1834) : "les uns semblent faire dériver ce mot d'état, pris comme synonyme de tableau, et ne voient dans la statistique que des espèces de tableaux destinés à présenter quelques particularités relatives à un pays ou à ses habitants ; d'autres au contraire y voient la description de tout ou d'une partie d'un Etat (...) Se prononçant pour cette deuxième définition, il précise "il est à remarquer, à cette occasion que la plupart des livres intitulés géographie contiennent, d'après ma manière de voir, beaucoup plus de statistique que de géographie, et qu'il est difficile de traiter ces deux sciences d'une façon indépendante"¹⁴¹. C'est donc ainsi que la géographie, qui figure dans sa classification nominalement comme l'une des branches de l'histoire naturelle (aux côtés de la géognosie et de la géogénie), réapparaît par le biais de la note bas de page dans la division des sciences morales et politiques. La manière dont Omalius d'Halloy caractérise la statistique renvoie très exactement à ce que ces contemporains nomment le plus fréquemment géographie politique. Le refus de ce terme évite pour une fois que, dans le tableau synoptique qui accompagne son propos, le démembrement de la géographie ne saute aux yeux. Cependant, les raisons de ce choix ne sont pas explicitées, et résident sans doute dans la volonté, d'ailleurs commune à tous les auteurs de classification, de faire œuvre d'originalité ou de modernité.

La géographie comme une nouvelle manière de faire l'histoire de la nature : l'influence de Humboldt et la spatialisation des phénomènes

Cette recherche de modernité concerne peu les géographes patentés. Et c'est hors de la spécialisation disciplinaire que la géographie connaît sans doute les plus importants renouvellements. En effet, au milieu du 19^e siècle, les sciences qui se fondent sur une spatialisation des phénomènes étudiés se multiplient : géographie des plantes, des animaux, des races, topographies médicales et autres constituent le large héritage de la pensée humboldtienne. *Cosmos* paraît en 1846, mais il est l'aboutissement d'une longue gestation dans l'esprit du géographe allemand, dont les savants français ont été régulièrement tenus informés. L'influence de Humboldt sur la géographie française est difficile à dater exactement, mais il est évident que l'auteur est connu et reconnu, depuis son voyage en Amérique, et que sa manière de spatialiser, de cartographier les phénomènes de la nature a des répercussions sur la manière dont se conçoit alors la géographie. Le succès du *Voyage aux*

¹³⁹ *Journal des arts et manufactures*. Publié sous la direction de la Commission exécutive d'agriculture et des arts, 1795 (an III).

¹⁴⁰ LABOULAIS-LESAGE, 1999.

¹⁴¹ OMALIUS D'HALLOY, 1834, p. 8. Le raisonnement est poursuivi par une intégration, sur le mode ancien, du voyage : "la plupart des ouvrages qui se publient sous le titre de voyages peuvent être considérés comme ayant la statistique pour objet spécial".

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

28

régions équinoxiales, publié en français à partir de 1807, est attesté par les références multiples des savants naturalistes et géographes de l'époque, qui citent Humboldt sans retenue. La géographie des plantes se fonde notamment sur une remise en cause des principes de classifications linéens, et sur la reconnaissance de la « régionalité », de liens entre les phénomènes naturels qui sont des liens spatialisés¹⁴². Certes, il s'agit moins de nouvelles subdivisions de la géographie que d'une application de la géographie à d'autres sciences, et les naturalistes seront les premiers bénéficiaires de ces renouvellements. Mais la manière de faire et de penser du savant allemand, l'intérêt porté aux rapports des phénomènes naturels à leur milieu, aux régions naturelles, aux paysages, le rôle accordé à l'observation sur le terrain sont autant d'éléments qui trouvent des échos chez ses admirateurs, notamment à la Société de géographie, ou dans les pratiques de certains savants géographes de l'époque¹⁴³. L'article de Serge Briffaud, qui analyse le traitement du sentiment de la nature chez Humboldt, interroge les conditions de possibilité de l'avènement de cette forme de sensibilité. On peut lire dans la caractérisation de ce sentiment comme un produit de la rationalisation scientifique de l'univers une affirmation d'un courant moderne de la géographie du début du 19^e siècle, en voie d'assimiler et de tenter de lier entre elles l'ensemble des sciences permettant de connaître la nature. Cette liaison passe par un dénominateur commun, la répartition spatiale. De ce point de vue, la conception des sociétés de géographie, qui s'intéressent -de manière conflictuelle, certes- au terrain, va dans le même sens. Il s'agit là aussi de considérer la nature, le terrain de l'expérience, comme un espace, un ensemble de régions, à comprendre comme des ensembles cohérents.

Ces tendances ne résument pas la diversité des visages de la géographie au tournant des 18^e et 19^e siècles ; et la mise en avant de telle ou telle manière de faire de la géographie n'a pas vraiment de légitimité, tant coexistent différents modes d'approches de l'espace et de sa compréhension. L'absence de textes de références ou d'auteurs canoniques immédiatement identifiables pour la période dit bien l'état d'une discipline qui n'a pas l'organisation ni les balises que recherchent traditionnellement les historiens des sciences.

4. Discours et pratiques géographiques : éléments pour une histoire de la géographie au tournant des 18^e et 19^e siècles

Pour écrire l'histoire de la géographie, les archives paraissent, à l'image du domaine de savoir, foisonnantes, abondantes et illimitées. Les articles réunis dans ce volume témoignent de la diversité des approches qui peuvent être conduites à partir de corpus difficilement comparables, tant ils varient par leur taille, leur nature, leur implication géographique. Le discours que portent les géographes sur leur pratique doit donc être pris en compte pour tenter de comprendre, sinon ce qu'est alors la géographie, au moins ce qu'elle représente dans le champ des sciences au moment de l'émergence des sciences humaines. Cette approche ne doit cependant pas occulter la géographie pratiquée. Cela dit, pour saisir ce dont cette géographie là est faite, il faut sortir du corpus propre à la discipline et retrouver les croisements multiples qui ne relèvent pas seulement de l'univers du savoir théorique mais

¹⁴² La bibliographie sur les travaux de Humboldt et la géographie des plantes sont abondants. On renverra à la bibliographie récente du catalogue de l'exposition *La Boussole et l'orchidée*, Musée des arts et métiers, la Revue, sept-déc 2003, no 39-40.

¹⁴³ Anne Godlewska intègre ainsi Bory de Saint-Vincent et Férussac dans un chapitre intitulé "innovation in natural geography", et qui traite justement de ce nouveau courant dans la géographie du début du 19^e siècle. GODLEWSKA, 1999.

aussi de l'univers de la pratique¹⁴⁴. Dès lors, comment constituer le corpus d'étude ? Des travaux ont déjà été menés sur les ingénieurs des Ponts et Chaussées, sur les officiers du Génie ou sur les administrateurs, des groupes qui, chacun à leur manière, tentent de rendre intelligible le territoire où s'exerce leur autorité. Comment cependant identifier tous les discours qui prennent en charge les représentations spatiales ? Faut-il associer toute pratique de l'espace à une action géographique ? Il s'agit là de questions essentielles si l'on veut éclaircir le problème durable de l'identité des géographes ainsi que les conditions de possibilité d'un savoir relatif à l'espace. Cependant, il paraît plus simple de les formuler que d'y répondre. Nous nous contenterons de poser ici quelques jalons pour caractériser l'objet de cette recherche.

L'exemple de la littérature de voyage, spontanément assimilée au genre géographique, suggère l'usage complexe de ces sources multiples et variées. Jusqu'au milieu du 19^e siècle, la synonymie entre voyage et géographie est extrêmement fréquente, et on l'a vu, certains historiens contemporains de la géographie ont fait leur cette synonymie. Dans cette perspective, les voyages ne sont pas seulement l'objet ou l'instrument des géographes, ils sont la géographie elle-même. L'affirmation de l'utilité intellectuelle des voyages au siècle des Lumières institue le lien avec les vertus pédagogiques de la géographie humaniste. Boucher de la Richarderie indique que la méthode de lecture des voyages doit être faite dans un ordre "semblable à celui des géographes"¹⁴⁵, et que les voyages eux-mêmes doivent se faire comme on écrit la géographie. Lacroix, dont l'*Introduction à la géographie mathématique et à la géographie physique* est souvent citée dans la première moitié du 19^e siècle, et figure notamment en préface dans les diverses éditions de la *Géographie moderne* de Pinkerton, traduit en français en 1804, ne dit pas autre chose : "la géographie est la description de la terre. Dans sa partie narrative, semblable aux récits des voyageurs, elle décrit la connexion des différents pays, leurs principales circonstances physiques, etc..."¹⁴⁶. De fait, nombre d'histoires de la géographie se réduisent à des histoires des voyages, et le succès populaire du genre favorise la diffusion d'une géographie synonyme de l'histoire des découvertes¹⁴⁷. Au 19^e siècle, Jules Verne est emblématique de cette perspective, plus profitable au genre romanesque qu'à la géographie, mais importante aussi du point de vue de la conception et de la diffusion de ce savoir. Avec les *Voyages extraordinaires* de Jules Verne, nous dit Michel Serres, "notre géographie envahit la planète"¹⁴⁸.

Dans cette logique, les sociétés de géographie, à partir de 1821, se font l'écho d'une géographie populaire parce que liée au voyage. Et ces voyages sont une manière de s'appropriier la terre, à un moment où se conforte dans les sociétés européennes l'idée d'empire¹⁴⁹. Au milieu du 19^e siècle, V.A. Malte-Brun, le fils de Conrad, signe par exemple un texte sur les " Progrès des sciences géographiques en 1851 ", entièrement et uniquement consacré aux voyages à travers le monde. " Nous venons de parcourir, Messieurs, le cercle à

¹⁴⁴ " Tout comportement prend place dans l'espace mais n'a pas nécessairement l'espace pour objet ou enjeu. Il vaut mieux réserver le terme d'action spatiale aux actions dont le but consiste à modifier le rapport d'un sujet à l'espace (comme les déplacements ", STASKAK, 2003, 741.

¹⁴⁵ BOUCHER DE LA RICHARDERIE, 1806, t. 1, p. 9, cité par Roche, 2003, p. 30

¹⁴⁶ LACROIX, 1811

¹⁴⁷ Cette assimilation de l'histoire de la géographie à l'histoire de la découverte est assumée par des historiens contemporains, qui souligne les rapports étroites de la géographie avec la découverte progressive du monde. L'idée sous-jacente dans ce lien est souvent que les découvertes ne sont pas seulement le résultat de hasards, mais s'intègrent dans un processus de validation d'une pensée géographique sur le monde. Voir BROU, N. 1974, ou FERRO, Gaetano, et CARACI Ilaria, 1979.

¹⁴⁸ SERRES, M., 1974, p.12

¹⁴⁹ LEJEUNE, D., 1992. Pour une lecture renouvelée des récits de voyages et de la manière de les interroger, voir DRIVER, F. , 2001, qui porte son questionnement sur les cultures d'exploration, plutôt que sur les progrès géographiques liés aux explorations.

peu près complet des voyages d'exploration qui appartiennent à l'année 1851¹⁵⁰. Les membres de la société de géographie sont présentés comme les “ historiens, les interprètes ” de ces découvertes. “ Heureux, si nous pouvons fixer l'attention de nos concitoyens sur l'importance des sciences géographiques ! ”. Entre le voyage de découverte et les sciences géographiques, le lien est celui d'une synonymie totale, qui illustre bien une conception de la géographie, ancré dans la tradition des Lumières, mais marquée au 19^e siècle par une affirmation de l'importance essentielle du parcours et du déplacement dans la pratique de la géographie.

Le lien entre la géographie et les voyages pose question cependant, puisqu'il interroge la pratique de la géographie de cabinet du 18^e siècle. Le 19^e siècle est surtout le siècle du voyage des savants, et c'est en ce sens que le lien entre géographie et voyage, articulé autour de la découverte pendant toute l'époque moderne, se poursuit. Surgit à l'aube du 19^e siècle la question du terrain. Le voyage n'est plus seulement la manière d'accumuler des faits géographiques positifs, il devient en lui-même une manière de faire de la géographie, puisque l'observation *in situ*, sur le *terrain*, devient constitutive de la géographie. Marie-Noëlle Bourguet a ainsi montré qu'entre la fin du 18^e et le début du 19^e siècle, le terrain prend une importance épistémologique, "non plus comme simple lieu de collecte empirique, mais comme espace d'agencement des phénomènes", et que l'on passe alors "d'une classification indifférente à l'espace à des problèmes posés en termes géographiques"¹⁵¹.

Au début du 19^e siècle, ce sont de grands voyageurs qui semblent correspondre aux meilleurs géographes. Marie-Claire Robic souligne qu'avec Humboldt et Volney, “ le voyage est mué en écriture objective et analytique d'un tableau physique et politique ”¹⁵². Elle montre que la géographie, avec les Idéologues, associée à l'anthropologie dans les voyages scientifique, est au cœur d'une connaissance positive de la réalité humaine. L'époque est celle du primat du voyage et de l'attention accordée au regard sur le terrain. Comme le montre la contribution de Serge Briffaud, le rôle que Humboldt dit accorder au voyage scientifique, considéré comme une des conditions de la physique générale, est déterminant dans ce changement de perspective. Plaçant la forme du paysage, la vision panoramique et l'enthousiasme émotionnel devant la nature comme des éléments à part entière de l'enquête scientifique, Humboldt, à la suite de G. Forster, donne au voyage et à l'observation sur le terrain une dimension capitale, et déterminante pour la mise en place de sa géographie de la végétation¹⁵³.

La question du voyage est enfin à mettre en relation avec l'intérêt de plus en plus grand suscité par l'anthropologie, l'ethnologie, des sciences de terrain qui impliquent le voyage, et qui sont d'emblée, de ce fait, liées à la géographie. Le rôle des récits de voyages dans les premiers travaux d'anthropologie des Observateurs de l'homme dans les années 1800 a été souligné par Jean-Luc Chappey¹⁵⁴. La question de l'émergence de ces sciences de terrain a été étudiée dans son rapport aux modes d'organisation du voyage dans l'ouvrage collectif dirigé par Claude Blanckaert, *Le terrain des sciences humaines*¹⁵⁵. Quatrefage dit de la géographie qu'elle est "pour ainsi dire, la mère de l'anthropologie"¹⁵⁶. Alfred Maury, secrétaire adjoint de la Société de géographie dans les années 1850, présente dans ses mémoires la société d'ethnologie comme une "annexe de la société de géographie". L'homme érudit qui comme

¹⁵⁰ MALTE-BRUN, V.A., 1853, p.28

¹⁵¹ BOURGUET, 1992-1993, p. 61

¹⁵² ROBIC, M.C, 1995, “ La terre, observatoire et demeure des hommes ”, dans Poutrin, I, dir, Le XIX^e siècle. Paris, Berger-Levrault, p. 113-130, citation p.155.

¹⁵³ NICOLSON, 1990.

¹⁵⁴ CHAPPEY, J.-L., 2002.

¹⁵⁵ BLANCKAERT, 1996. On notera que le seul article consacré explicitement à la géographie concerne la géographie post-vidalienne (V. ROBIC, 1996)

¹⁵⁶ Cité par Claude Blanckaert dans son introduction orale au colloque *Visages et Usages de la géographie*

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

31

lui, s'intéresse à la société de géographie, le fait d'abord parce que cela lui permet de rencontrer des voyageurs, et donc d'assouvir sa passion pour l'ethnologie¹⁵⁷.

Science de terrain, la géographie place à la fin du 18^e siècle le voyage au centre de sa démarche. Elle se rapproche ainsi des sciences humaines fondées sur l'observation *in situ*, mais là encore, de manière décalée, comme un socle, tant le voyage, par essence géographique, est considéré comme une base ou un instrument de travail par les anthropologues ou les ethnologues. Les récits de voyages et tout ce qui, dans les archives, témoigne de l'activité des voyageurs (carnets de croquis, journaux de bord, cartes) sont des sources centrales pour l'histoire de la géographie¹⁵⁸, même si leur usage n'est ni exclusif (et les historiens des sciences humaines et des sciences de la nature ont su en tirer un riche parti), ni surtout suffisant dès lors que l'on veut comprendre la géographie dans ses multiples facettes.

Comment alors établir un corpus qui puissent rendre compte des pratiques géographiques, dans et hors du voyage, en sachant qu'une partie des sources convoquées ne sont pas proprement géographiques, mais pourtant capitales pour comprendre l'histoire de la géographie ?

L'ouvrage publié au CTHS en 1984 sous la direction de Philippe Pinchemel, Marie-Claire Robic et Jean-Louis Tissier ¹⁵⁹a posé les jalons de l'établissement d'un corpus de texte de géographie, tout en montrant les difficultés que pose cette construction. S'agit-il de retenir des textes sur la géographie, ou des textes de géographie, des textes de géographes ou de non-géographes, des textes célèbres, ayant eu un écho important, ou moins célèbres, mais qui semblent intéressants à l'historien contemporain ? Les auteurs rappellent que dans l'ouvrage fondateur de G. Kish, aucun géographe français n'est cité. Hanno Beck a retenu Elisée Reclus, Paul Vidal de la Blache, Emmanuel de Martonne, c'est-à-dire aucun auteur pour la période qui de la fin du 18^e ni même de la première moitié du 19^e siècle¹⁶⁰.

Cette difficulté est évidemment liée au statut incertain des géographes et donc à un problème constant de références pour ceux qui se penchent sur l'histoire de ce savoir. Les autorités sont rares. Au 18^e siècle, ce sont surtout les géographes du roi qui sont mentionnés. Au 19^e siècle, Bourguignon d'Anville jouit encore d'une notoriété considérable : « D'Anville, et ce nom est tel, que, dans une discussion géographique, quand il a été prononcé, n'adoptât-on pas sa décision, on doit à son auteur d'en faire mention, ... »¹⁶¹. Ainsi apparaît en l'an 6 le nom d'un géographe qui restera, pendant toute une partie du 19^e siècle, une référence incontournable en matière de cartographie. On pourrait aussi citer Buache, les Robert de Vaugondy ou Mentelle... Cependant, les références faites aux géographes du 18^e siècle tendent à s'estomper avec le temps. Au 19^e siècle, la géographie est en effet marquée par des découvertes qui font tomber en désuétude certaines des hypothèses centrales de ces savants. Les auteurs canoniques deviennent désormais ceux qui ont marqué de faits positifs l'accroissement des connaissances géographiques au début du 19^e siècle. Avant Vidal de la Blache, il reste difficile de nommer un chef de file pour les géographes français ; et qui plus est, les noms qui reviennent le plus fréquemment chez les auteurs du 19^e siècle pour illustrer la géographie sont ceux de voyageurs, de marins, de naturalistes, et pas ceux de géographes.

¹⁵⁷ Voir les Souvenirs d'un érudit, Mss, Bibliothèque de l'Institut. t.III, fol 148 ss.

¹⁵⁸ BLAIS, 2000 et 2004.

¹⁵⁹ PINCHEMEL Philippe, ROBIC Marie-Claire, TISSIER Jean-Louis, dir, 1984..

¹⁶⁰ BECK, H. , 1973 ; KISH G ., 1978.,

¹⁶¹ *Mémoires de l'Institut, académie des sciences morales et politiques. t. III. Essai historique sur les navigations ancienne et moderne dans les hautes latitudes septentrionales*, par le citoyen Bougainville, lu le 7 messidor an 6, 40-60. P.49

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

32

La liste de géographes français que donne par Malte Brun en 1808¹⁶² dit bien l'arbitraire d'une telle prosopographie pour la période qui nous intéresse ; il cite en effet Barbier du Bocage, Bougainville, Buache, Choiseul, Dupetit-Thouars, Fleurieu, Humboldt, Jacotin, Lapie, Mentelle, Péron, Rosily, Volney, Walckenaer. Cette liste reflète cependant assez fidèlement la diversité des textes que Malte-Brun entend diffuser en les faisant paraître dans les *Annales des Voyages*. Le projet de ce périodique est bien de constituer un corpus de géographie, dans lequel "les traductions et analyses des voyages sont entremêlées de quelques mémoires sur diverses questions de géographie physique et politique"¹⁶³.

Présentées ainsi, les *Annales des voyages* méritent sans doute une étude qui aille au-delà du constat de compilation, car c'est un périodique qui témoigne aussi de "l'activité" des géographes et des voyageurs. D'ailleurs, au-delà de ce cas particulier, les périodiques savants offrent un éclairage utile sur ce moment paradoxal de la géographie, moment où le faible ancrage institutionnel contraste fortement avec son omniprésence au sein de la production imprimée comme au sein des savoir-faire territoriaux. A partir de 1770, la création de périodiques savants s'est accélérée et l'on sait que ceux-ci proposaient encore une vision englobante de la science, sans toujours se préoccuper d'une discipline spécifique¹⁶⁴. Ainsi, les périodiques savants permettent-ils de saisir les différentes formes de savoir faisant appel à l'espace, tout en évitant les risques du nominalisme qui limiterait les écritures de l'espace à la "géographie", et cela à un moment où les lexiques, les objets et les contenus étaient encore très mobiles. Les périodiques savants permettent aussi de repérer la façon dont les différents savoirs de l'espace s'articulent -non seulement ils donnent à voir la manière dont s'articulent savoir de l'espace et savoir du temps, aussi sciences naturelles et sciences morales et politiques-. Enfin, les périodiques permettent d'observer à la fois la façon dont les travaux des géographes français ont été reçus par d'autres savants et d'étudier les échos donnés à des travaux "géographiques" étrangers dans des périodiques français. Intégrer les périodiques savants dans les sources de l'histoire de la géographie constitue donc une manière d'éclairer la circulation des savoirs et des méthodes géographiques à l'intérieur de l'Europe savante. Chaque publication imprimée constitue pour l'historien une source qui informe sur les usages et les représentations de la géographie. Ainsi, si les périodiques savants éclairent la place dévolue à ce domaine de savoir dans la sphère savante, les traités, les manuels et les dictionnaires de géographie publiés offrent quant à eux des informations précieuses sur l'affirmation de la discipline et sur ses définitions, la littérature académique, elle, permet d'articuler l'étude d'une affirmation discursive et de pratiques géographiques.

Cependant, ces sources, qui sont l'écho de discours géographiques, ne constituent qu'une partie du corpus à envisager. Les archives qui témoignent des pratiques géographiques – documents textuels ou cartographiques- doivent, elles aussi, être prises en compte. Au-delà des écritures du voyage, les écrits sur l'espace, la terre, le territoire, qu'ils émanent d'économistes, d'administrateurs, d'ingénieurs civils ou militaires, de médecins, sont aussi une manière d'intégrer la diversité des géographies. L'article de Marie-Claire Robic publié dans ce recueil montre la richesse d'une analyse des écrits d'un personnage comme Reynaud. Les resituer dans leur contexte social de production constitue une étape fondamentale à la compréhension des savoirs géographiques. L'exemple incite en effet à approfondir la question

¹⁶² MALTE-BRUN, 1808, p. 8. Le nom de Humboldt dans cette liste de géographes français s'explique sans doute par la présence du savant allemand dans les milieux scientifiques français à cette période.

¹⁶³ Idem, p. 12

¹⁶⁴ On peut citer quelques exemples de périodiques savants qui pourraient constituer le corpus d'une telle étude : *Almanach des Muses*, *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, *Bulletin de littérature, des sciences et des arts*, *Bulletin des sciences de la société philomatique de la Paris*, *Bulletin général et universel des sciences et de l'industrie*, *La Décade philosophique*, *Journal de l'Empire*, *Journal des arts, des sciences et de la littérature*, *Journal des Arts et manufactures*, *Journal des débats*, *Journal des Mines*, *Magasin encyclopédique*, *Nouvelles annales des voyages et des sciences géographiques*, *Le nouvelliste littéraire...* etc.

des cultures d'ingénieurs, des regards et des conceptions de l'espace et du territoire que les hommes du début du 19^e siècle appréhendent dans un nouveau contexte : contraction de l'espace-temps, culte de la modernité ou fascination pour la machine rendent compte d'une réalité autre que celle dans laquelle s'inscrit la géographie académique ou la géographie des explorations. La géographie du tournant des 18^e et 19^e siècle doit aussi être resituée par rapport à ces nouvelles façons d'appréhender le globe, ses liens avec des visions plus traditionnelles doit aussi être questionnée.

A priori aucun critère ne permet de retenir ou d'exclure tel ou tel type de document de l'écriture de l'histoire de la géographie. Comme le montre le discours des auteurs de l'époque, la géographie au tournant des 18^e et 19^e siècles est trop peu cadrée pour qu'on limite son étude à telle ou telle branche. Si l'on cherche donc à comprendre comment s'organise un savoir sur l'espace, il faut pouvoir allier l'étude du récit de voyage à celle des catégorisations institutionnelles, l'analyse des procédés descriptifs des géographies universelles à celle des tableaux et cartes. Une fois posée cette diversité des sources et des approches, reste encore à trouver la manière d'articuler les cartes, la littérature académique et encyclopédique, les récits de voyages, les sources scolaires propres à l'enseignement de la géographie, les articles spécialisés du *Bulletin de la société de géographie* ou d'autres revues plus généralistes ; reste aussi à trouver sur quel mode peuvent être confrontés les textes des géographes reconnus, ceux des géographes autoproclamés ou ceux qui ont un discours géographique à partir d'une autre pratique professionnelle. C'est donc bien sur le registre de la discontinuité et de la complexité qu'une histoire de la géographie française au tournant des 18^e et 19^e siècles est possible.

Ce livre rassemble des communications qui ont été présentées dans le cadre de deux journées d'études organisées, en janvier 2003, par la Société française pour l'histoire des Sciences de l'homme, " Visages et usages de la géographie au moment de l'émergence des sciences humaines ". En plus des contributions de la plupart des orateurs, nous publions dans ce volume quelques textes dont nous avons sollicité l'écriture *a posteriori*, de manière à compléter des aspects qui nous semblaient avoir manqué lors de ces journées.

Cependant, ce volume ne prétend pas à l'exhaustivité ; des lacunes existent. Elles s'expliquent parfois par l'existence de travaux de synthèse déjà publiés ; ainsi il nous a ainsi semblé que le volume consacré par Daniel Nordman aux leçons d'histoire, de géographie et d'économie politique données au sein de l'Ecole normale de l'an III nous dispensait d'insérer dans ce volume une contribution consacrée à l'enseignement de la géographie, même si la question de l'enseignement secondaire et primaire reste à creuser. D'autres lacunes s'expliquent aussi par le format de ce livre. Ainsi, l'articulation entre géographie et cartographie n'est ici qu'effleurée au gré de certaines contributions. Elle aurait certes mérité bien davantage. Plus largement, la question des cultures géographiques, des scènes de représentation du savoir, initiées notamment par les travaux de Jean-Marc Besse sur les géoramas¹⁶⁵, devraient permettre d'élargir le point de vue. On peut espérer que ces thèmes donneront lieu à une réflexion collective semblable à celle-ci.

Enfin, au-delà de ces choix tour à tour guidés par les circonstances institutionnelles et les conditions matérielles, le parti adopté dans ce volume nous incombe. Nous souhaitons tenter d'ouvrir des pistes de recherche pour les historiens de la géographie, mais aussi resituer l'histoire de la géographie dans le champ de l'histoire des sciences de l'homme, si problématique que cette inclusion puisse être. Les perspectives académique et institutionnelle, l'analyse des discours sont ici privilégiées. Etudier ces éléments nous a semblé nécessaire

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

34

pour fixer quelques repères, indispensables pour appréhender la variété des géographies qui sont à l'œuvre au tournant du 18^e et du 19^e siècles. Puissent-elles être critiquées et enrichies.

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

35

BIBLIOGRAPHIE

AMPERE Andr e-Marie, 1856, *Essai sur la philosophie des sciences, ou exposition analytique d'une classification naturelle de toutes les connaissances humaines*. Paris, Mallet Bachelier, 2e edition (1ere : 1834).

AUCOC Léon, 1889, *L'Institut de France. Lois, statuts et règlements concernant les anciennes académies et l'Institut de 1635 à 1689. Tableau des fondations*, Paris, Imprimerie nationale.

BARBIE Jean-Denis, 1795, « Nouvelle méthode pour enseigner la géographie », *Magasin encyclopédique*, Tome Second, p. 483-491.

BECK Hanno, 1973, *Europäische Entwicklung in Texten und Erl utezungen*, Freiburg-Munchen, Verlag Karl Albert (Orbis Academicus)

BERDOULAY Vincent, 1981, *La Formation de l'école française de géographie (1870-1914)*, Paris, Bibliothèque nationale, Comité des travaux historiques et scientifiques.

BERDOULAY Vincent, 1988, *Des mots et des lieux, la dynamique du discours géographique*, Paris, CNRS.

BESSE Jean-Marc, 2003a, *Face au monde. Atlas, jardins, g eoramas*, Paris, Desclée de Brouwer.

BESSE Jean-Marc, 2003b, *Les grandeurs de la terre. Essai sur les transformations du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, ENS Editions.

BIREMBAUT Arthur, 1964, "L'enseignement de la minéralogie et des techniques minières", dans TATON R. dir., *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIIIe siècle*, Paris, Hermann, p. 365-418.

BLAIS Hélène, 2000, *Les voyageurs français dans le Pacifique. Pratique de l'espace, savoirs géographiques et colonisation*. Thèse de doctorat, EHESS. (A paraître au CTHS en 2004)

BLAIS Hélène, 2003, "Un protocole d'enquête. Un protocole d'enquête pour un voyage autour du monde : universalisme et organisation pratique (les Lettres du commandant Freycinet à son état-major. 23 octobre et 28 décembre 1817)", *Revue d'histoire des Sciences Humaines*, 9, 165-201.

BLANCKAERT Claude, 1993, "La société française pour l'histoire des sciences de l'homme. Bilan, enjeux et " questions vives """, *Genèses*, 10 : 124-135.

BLANCKAERT Claude, 1996, dir., *Le terrain des sciences humaines. Instructions et enquêtes (XVIIIe-Xxe siècle)*, Paris, L'Harmattan

BLANCKAERT Claude, 1999, " l'histoire générale des sciences de l'homme. Principes et périodisation ", dans C. Blanckaert, L. Blondiaux, L. Loty, M. Renneville, N. Richard dir., 1999. *L'histoire des sciences de l'homme. Trajectoire, enjeux et questions vives*, Paris, L'Harmattan, coll. " Histoire des sciences humaines ", 1999, p. 23-60.

BLANCKAERT Claude, 2000, "1800-le moment naturaliste des sciences de l'homme", *Revue d'histoire des sciences humaines*, 3 : 117-160.

BLOUET Brian W., dir, 1981, *The origins of Academic Geography in the United States*, Hamden, Archon Book, 342 p.

BOUCHER DE LA RICHARDERIE, 1806-1808, *Bibliothèque universelle des voyages...* Paris, 6 vol.

BOURGUET Marie-Noëlle, 1988, *Déchiffrer la France. La statistique départementale à l'époque napoléonienne*, Paris, Editions des archives contemporaines.

BOURGUET Marie-Noëlle, 1992-1993, *Voyage, statistique, histoire naturelle. L'inventaire du monde au XVIIIe siècle*. Rapport de synthèse présenté pour l'habilitation à diriger des recherches à l'université de Paris I.

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60. 36

BOURGUET Marie-Noëlle, 1998, "De la Méditerranée", dans BOURGUET M.-N., LEPETIT B., Nordman D., SINARELLIS M., dir., *L'invention scientifique de la Méditerranée. Egypte, Morée, Algérie*, Paris, EHESS : 7-28.

BOURGUET Marie-Noëlle, LICOPPE Christian, 1997, "Voyages, mesures et instruments : une nouvelle expérience du monde au siècle des Lumières", *Annales H.S.S.*, 5 : 1115-1151.

BOURGUET Marie-Noëlle, LICOPPE Christian, SIBUM H.Otto. 2002, *Instruments, Travel and Science: Itineraries of Precision from the Seventeenth to the Twentieth Century*, Londres-New York, Routledge.

BOURGUIGNON D'ANVILLE Jean-Baptiste., 1777, *Considérations générales sur l'étude et les connoissances que demande la composition des ouvrages de géographie*, Paris, Imprimerie Lambert.

BOWEN Margarita, 1981, *Empiricism and Geographical Thought : from Francis Bacon to Alexander von Humboldt*, Cambridge, Cambridge University Press.

BRAVO Michael T., 1999, Ethnographic Navigation and the Geographical Gift, in LIVINGSTONE David N., WITHERS Charles J.W. eds, *Geography and Enlightenment*, Chicago, The University of Chicago Press : 199-235.

BRET Patrice, 1991, "Le Dépôt général de la guerre et la formation scientifique des ingénieurs-géographes militaires en France (1789-1830)", *Annals of Science*, 48 : 113-157.

BRET Patrice, DORIGNY Marcel, dir., 2000, "Sciences et techniques autour de la Révolution française, Journées d'études des 10 et 11 décembre 1999", Cité des sciences et de l'industrie - Monnaie de Paris, in *Annales de la Révolution française*, 320.

BRIAN Eric, DEMEULENAERE-DOUYERE Christiane dir., 1996, *Histoire et mémoire de l'Académie des sciences. Guide de recherches*, Paris, Lavoisier.

BROC Numa, 1971, "Un géographe dans son siècle : Philippe Buache (1700-1773)", *Dix-Huitième siècle*, 3 : 223-235.

BROC Numa, 1974, "Un musée de géographie en 1795", *Revue d'histoire des sciences*, 27 : 37-43.

BROC Numa, 1975, *La géographie des philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle*, Paris, Ophrys.

BROC Numa. 1976, "E. Cortambert et la place de la géographie dans la classification des connaissances humaines, 1852", *Revue d'histoire des sciences* : 337-345

BROC Numa, 1991 réédition (1969), *Les montagnes au siècle des Lumières : perception et représentation*, Paris, CTHS.

BRUSH, Stephen G., 1988, *The History of modern Science. A guide to the second scientific revolution, 1800-1950*, Ames, Iowa State university Press.

BRUZEN DE LA MARTINIÈRE, 1722, *Essai sur l'origine et les progrès de la géographie depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à présent avec des remarques sur les principaux géographes modernes, Mémoires historiques et critiques*, tome second, Amsterdam, J.-F. Bernard.

BRUZEN DE LA MARTINIÈRE, 1739, *Dictionnaire géographique*, Paris.

BUACHE Philippe, 1752, "Essai de géographie physique", *Mémoires de l'Académie royale des sciences*, 2, 619-635.

BUACHE DE LA NEUVILLE Jean-Nicolas, 1772, *Géographie élémentaire moderne et ancienne contenant les principes de la géographie...*, tome Ier, Paris.

BUACHE Jean-Nicolas, an IV, *Observations sur l'existence de quelques isles peu connues, situées dans la partie du grand Océan comprise entre le Japon et la Californie*, Mémoires de l'Institut, Paris.

CHAPPEY Jean-Luc, 2002, *La Société des Observateurs de l'homme (1799-1804). Des anthropologues au temps de Bonaparte*, Paris, Société des Etudes Robespierriennes.

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

37

CHATELIN Yvon, RICHARD Jean-François, RIOU Gérard, 1986, "Du milieu naturel, comme lieu de rencontre du sens commun, de la pensée philosophique et de la démarche scientifique", dans CHATELIN Yvon, RIOU Gérard dir., *Milieus et paysages. Essai sur diverses modalités de connaissance*, Paris, Masson, 5-15.

CLAVAL Paul, dir, 1993, *Autour de Vidal de la Blache. La formation de l'Ecole française de géographie*, Paris, CNRS Editions, Mémoires et documents de géographie.

CLAVAL Paul, 1972, *La pensée géographique, Introduction à son histoire*, Paris, SEDES.

CLAVAL Paul, 1982, "Les grandes coupures de l'histoire de la géographie", *Hérodote*, 25, 129-151.

CLAVAL Paul, 1993, *La géographie au temps de la chute des murs*, Essais et Etudes, Paris, L'Harmattan.

CLAVAL Paul, 1998, *Histoire de la Géographie française de 1870 à nos jours*, Paris, Nathan Université.

CLOZIER René, 1942, *Les étapes de la géographie*, Paris, P.U.F., Que sais-je ?

CLOZIER René, 1967, *Histoire de la géographie*, Paris, P.U.F., Que sais-je ?

COHEN HALIMI Michèle, MARCUZZI Max, 1999, "Introduction", in KANT E., *Géographie*, Paris, Aubier : 9-55.

COMPERE Marie-Madeleine, 1989, "La question des disciplines scolaires dans les Ecoles centrales. Le cas des langues anciennes", *Histoire de l'éducation " Les enfants de la patrie. Education et Enseignement sous la Révolution française "*, 42 : 139-181.

COMTE Auguste, 1975, *Cours de philosophie positive. Physique sociale*. Présentation et notes par Jean-Pierre Enthoven, Paris, Hermann.

CORTEMBERT Eugène, 1852, " Place de la géographie dans la classification des sciences humaines", *Bulletin de la société de géographie*, janv-juin 1852 : 239-245

COURNOT Antoine-Augustin, 1851, *Essai sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique*, Paris, Hachette, 2 vol.

COUZINET Marie-Dominique, CREPON Marc dir., 1998, *Corpus. Géographies et philosophies*, 34.

DAINVILLE François de, 1964a, "Enseignement des " géographes " et " géomètres """, dans TATON René, dir., *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIIIe siècle*, Paris, Hermann, p. 481-492.

DAINVILLE François de, 1964b, *Le langage des géographes. Termes, signes, couleurs des cartes anciennes 1500-1800*, Paris, Picard.

DAINVILLE François de, 1969 réédition (1940), *La géographie des humanistes*, Genève, Slatkine Reprints.

D'ALEMBERT Jean Le Rond, 1986 réédition (1751), *Discours préliminaire*, in *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers (articles choisis)*, Chronologie, introduction et bibliographie par Alain Pons, Paris, GF Flammarion.

DEMEUNIER Nicolas, 1784, *Encyclopédie méthodique, Economie politique et diplomatique, partie présentée à Monseigneur le baron de Breteuil, ministre et secrétaire d'Etat...* Tome premier, Paris - Panckoucke , Liège – Plomteux.

DAUMAS Maurice, 1857, dir., *Histoire de la science, encyclopédie de la Pleïade*, Paris, Gallimard.

DENAIX Maxime Auguste, 1841, *Géographie prototype de la France contenant des éléments d'analyse naturelle applicable à tous les Etats*. Ouvrage accompagné d'une carte coloriée, dédié à S.A.R. monseigneur le duc d'Aumale, Paris, impr. Royale, 205 p.

DESMAREST Nicolas, 1757, *Géographie physique, Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers par une Société de gens de lettres*, tome 7, Paris.

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

38

DESMAREST Nicolas, 1795-1811, *Encyclopédie méthodique, Géographie physique*, 5 volumes, Paris.

DIAS Nella, 1998, "Une science nouvelle ? La géo-ethnographie de Jomard", dans BOURGUET Marie-Noëlle, LEPETIT Bernard, NORDMAN Daniel, SINARELLIS Maroula, dir., *L'invention scientifique de la Méditerranée. Egypte, Morée, Algérie*, Paris, EHESS, p. 159-183.

Dictionnaire de l'Académie française, 1694, Paris.

DIDEROT Denis, 1986 réédition (1751), *Explication détaillée du système des connaissances humaines, in Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers (articles choisis)*, Chronologie, introduction et bibliographie par Alain Pons, Paris, GF Flammarion.

DORY Daniel, 1988, "L'histoire de la géographie. Objets, enjeux et perspectives", *Revue de synthèse*, IVe S, n° 3-4, Juill.-déc 1988 [Une histoire des sciences de l'homme]: 443-450

DRIVER Felix, 2001, *Geography Militant. Cultures of Exploration and Empire*, Oxford, Blackwell Publishers.

DROUIN Jean-Marc, 1998, "Bory de Saint-Vincent et la géographie botanique", dans BOURGUET Marie-Noëlle, LEPETIT Bernard, NORDMAN Daniel, SINARELLIS Maroula, dir., *L'invention scientifique de la Méditerranée. Egypte, Morée, Algérie*, Paris, EHESS, p. 139-157.

DUBROCA Louis, 1803, *Nouvelle géographie élémentaire de la France ; d'après son organisation actuelle, politique, judiciaire, administrative, militaire, commerciale, religieuse...*, Paris.

DUCHET Michèle, 1995, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, postface de Claude Blanckaert, Paris, Albin Michel.

ELLENBERGER François, 1994, *Histoire de la géologie*, tome 2, Paris, Tec & Doc.

Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers par une Société de gens de lettres, tome 7, 1762, Paris.

EspacesTemps Les Cahiers, Histoire/géographie, 1. L'arrangement, 1998, 66-67.

EspacesTemps Les Cahiers, Histoire/géographie, 2. Les promesses du désordre, 1998, 68-70.

FEBVRE Lucien, 1970, *La terre et l'évolution humaine*, Paris, Albin Michel, L'évolution de l'humanité. (1^{ère} éd : 1922).

FERRO Gaetano, et CARACI Ilaria, 1979, *Ai confini dell'orizzonte. Storia delle esplorazioni et della geographia*. Milan, Mursia.

FERUSSAC André, 1819, *De la nécessité de fixer et d'adopter un corps de doctrine pour la géographie et la statistique, avec un essai systématique sur cet objet, et des programmes pour des cours sur ces deux sciences, dans leur application à l'art de la Guerre*, Paris, Anselin et Pochard, Arthus Bertrand, 40 p.

FIERRO Alfred, 1983, *La Société de géographie de 1821-1946*, Paris, Librairie Droz-Librairie Champion.

FOX Christopher., PORTER Roy, WOKLER R., dir, 1995, *Inventing Human Science. Eighteenth-century domains*, Berkeley, University of California Press.

FURETIERE Antoine, 1690, *Dictionnaire universel, contenant tous les mots françois tant vieux que modernes et les termes de toutes les Sciences et les Arts*, La Haye.

GADILLE Jacques et LADOUS Régis, 1984, *Des Sciences de la nature aux sciences de l'homme*, Paris, Vrin.

GEORGE Pierre, 1984, "Préface", dans PINCHEMEL P., ROBIC M.-C., TISSIER J.-L., *Deux siècles de la géographie française*, Paris, CTHS, Mémoires de géographie physique et humaine : 7-14.

GLACKEN, Clarence J, 1967, *The traces on Rodhian Shore, Nature and Culture in western thought from ancient times to the end of the eighteenth century*, Berkeley, Los Angeles, The University of California Press.

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

39

GODLEWSKA Anne-Marie, 1999, *Geography unbound. French Geographic Science from Cassini to Humboldt*, Chicago, The University of Chicago Press.

GOSSELIN Pascal F.J., 1989 r edition (1810-1815), " Géographie ancienne ", in DACIER Bon Joseph, *Rapports à l'Empereur sur le progrès des sciences, des lettres et des arts depuis 1789, Histoire et littérature ancienne*, volume IV, Paris, Belin : 192-216.

GOURNE Antoine de, 1741, *Le géographe méthodique ou Introduction à la géographie ancienne et moderne, à la chronologie et à l'histoire avec un essay sur l'histoire de la géographie*, Paris.

GUSDORF Georges, 1974 [1ere  d. 1960], *Introduction aux sciences humaines. Essai critique sur leurs origines et leur développement*, Paris, Ophrys.

GUY Marcel, 1981, "L'enseignement de l'histoire dans les écoles centrales (an IV - an XII)", *Annales historiques de la Révolution française*, 243, 89-122.

HUMBOLDT Alexandre de, 1836, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent et des progrès de l'astronomie nautique aux XV et XVIe siècles*, tome I et II, Paris, Librairie Gide.

HUMBOLDT Alexandre de, 1846, *Cosmos*, Paris.

HUOT Jean-Nicolas, 1828, " Géographie zoologique ", *Encyclopédie méthodique. Géographie-physique* par M. Desmarest, Contin uee par MM. Bory de Saint-Vincent, de la même Académie ; Doin, docteur en médecine ; Ferry, l'un des rédacteurs de la revue encyclopédique ; Huot, de la Société d'histoire naturelle de Paris et de plusieurs autres sociétés savantes, Tome cinquième, Paris, Agasse, 921-929.

KAESER Marc-Antoine, 2000, "Nationalisme et archéologie : quelle histoire ?", *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2 :155-162.

KISH G, 1978, *A Source Book in geography*, Cambridge, Harvard Univ. Press, 453p (coll. Souce books of the Sciences).

KONWITZ Joseph, 1987, *Cartography in France 1660-1848, science, engineering and Statecraft*, avec une préface d'Emmanuel Leroy Ladurie, Chicago, University of Chicago Press.

LABOULAIS-LESAGE Isabelle, 1999, *Lectures et pratiques de l'espace. L'itinéraire de Coquebert de Montbret, savant et grand commis d'Etat (1755-1831)*, Paris, Honoré Champion.

LABOULAIS-LESAGE Isabelle, 2000, "Les historiens français et les formes spatiales : questionnements et manières de faire (1986-1988)", dans *Les espaces de l'historien. Etudes d'historiographie rassembl es* par Jean-Claude Waquet, Odile Goerg et Rebecca Rogers, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, p. 33-50.

LABOULAIS-LESAGE Isabelle, 2004, « Voir, décrire et combiner, les méthodes de la géographie physique selon Nicolas Desmarest », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n  2, avril-juin, [pagination à ajouter](#).

LACROIX Sylvestre-François, 1811, *Introduction à la géographie mathématique et critique et à la géographie physique*, Nouvelle  dition, Paris, J. G. Dentu.

LAGARDE Lucie, 1998, "Philippe Buache (1700-1773), cartographe ou géographe ?", dans LECOQ D., CHAMBARD A., dir, *Terre à découvrir, Terres à parcourir*, Paris, L'Harmattan, p. 146-165.

LEFORT Isabelle, 1992, *La Lettre et l'esprit, géographie scolaire et géographie savante en France*, Paris, CNRS.

LEJEUNE Dominique, 1993, *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIXe siècle*, Paris, Albin Michel.

LENGLET-DUFRESNOY, 1716, *Méthode pour étudier la géographie dans laquelle on donne une description exacte de l'univers...*, Tome Ier, Paris.

LEPETIT Bernard, 1998, "Missions scientifiques et expéditions militaires : remarques sur leurs modalités d'articulations", dans BOURGUET Marie-Noëlle, LEPETIT Bernard, NORDMAN Daniel,

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60. 40

SINARELLIS Maroula, dir., *L'invention scientifique de la Méditerranée. Egypte, Morée, Algérie*, Paris, EHESS, p. 97-116.

LETERRIER Sophie-Anne, 1995, *L'institution des sciences morales. L'Académie des sciences morales et politiques (1795-1850)*, Paris, L'Harmattan.

LETRONNE M., 1834, *Projet de diviser en sections l'académie des Inscriptions et Belles Lettres présenté à cette académie en 1829*, Paris, Firmin Didot frères, 33p.

LIVINGSTONE David N., 1992, *The Geographical Tradition : Episodes in the History of a contested Enterprise*, Oxford, Blackwell.

LIVINGSTONE David N., 1996, "Géographie", OLBY Robert C., CANTOR G.N., CHRISTIE John R.R., HODGE M.J.S., 1996, *Companion to the history of Modern Science*, Londres-New York, Routledge, 743-760.

LIVINGSTONE David N., WITHERS Charles J.W. eds, 1999, *Geography and Enlightenment*, Chicago, The University of Chicago Press.

LOTY Laurent, 2000, "Sens de la discipline... et de l'indiscipline", *Bulletin de la Société française pour l'histoire de sciences de l'Homme*, 20 : 3-16.

MAHIAS J.-M., 1799, *Géographie moderne de la France par le cours des fleuves et des rivières ; ou méthode facile pour apprendre en peu de temps la nouvelle division...*, 2 volumes, Paris.

MALTE-BRUN Conrad, 1808, *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire, ou Collection des voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les langues européennes ; des relations originales, inédites, communiquées par des voyageurs français et étrangers*, tome premier, Paris, F. Buisson.

MALTE-BRUN Conrad, 1810, *Précis de la géographie universelle ou Description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du globe, tome premier, Histoire de la géographie*; Paris.

MALTE-BRUN Conrad, 1838 réédition, *Abrégé de la géographie universelle, ou voyage descriptif dans toutes les parties du monde par Malte-Brun, précédé d'une introduction historique et suivi d'un aperçu de la géographie ancienne par MM. Larenaudière, Balbi et Huot*, Paris.

MALTE-BRUN Conrad, 1847, *Précis de la géographie universelle ou description de toutes les parties du monde...T. 1 Histoire et théorie générale de la géographie*. 5^e éd. Rev., corr. Mise dans un nouvel ordre et augmentée de toutes les découvertes, par M. J.J.-N. Huot, Paris, Au bureau des publications illustrées. 611 p.

MALTE-BRUN V.A., 1853, *Progrès des sciences géographiques en 1851* [extrait du bulletin de la société de géographie. Rapport annuel, séance générale. Janvier et février 1853], Paris, L. Martinet, 28 p.

MASSON DE MORVILLIERS Nicolas, 1782, *Encyclopédie méthodique, Géographie moderne*, tome I, Paris.

MENTELLE Edme, 1787, *Encyclopédie méthodique, Géographie ancienne*, 3 volumes, Paris, Panckoucke.

MENTELLE Edme., an VI, *La géographie enseignée par une méthode nouvelle ou application de la synthèse à l'étude de la géographie*, Paris, chez l'auteur, 2^{ème} édition.

MENTELLE Edme, 1803, *Géographie mathématique, physique et politique de toutes les parties du monde...*, Sixième volume, Paris, s.n.

MENTELLE Edme, 1804, *Géographie physique, historique, statistique et topographique de la France en 108 départements et de ses colonies...*, Paris, Bernard.

MEYNIER André, 1969, *Histoire de la pensée géographique en France (1872-1969)*, Paris, P.U.F.

MIQUEL Paul-Antoine, 1991, *Epistémologie des sciences humaines*, Paris, Nathan, 144p.

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

41

MORAVIA, Sergio, 1967, "Philosophie et géographie à la fin du XVIIIe siècle", *Transactions on the second international congress on the Enlightenment. Studies on Voltaire and the eighteenth century*, vol 57 : 937-1011.

NAVILLE Adrien, 1901, *Nouvelle classification des sciences, étude philosophique*. Paris, Felix Alcan, 2^e ed entièrement refondue (1^{ere} édition de 1888)

NICOLSON, Malcom, 1990, "Alexander von Humboldt and the geography of vegetation", dans Cunnigham, Andrew et Nicholas, Jardine, dir, *Romanticism and the sciences*, Cambridge, Cambridge univ. Press, 169-185

NORDMAN Daniel, dir., 1994, *L'Ecole normale de l'an III. Leçons d'histoire de géographie, d'économie politique*, Paris, Dunod.

NORDMAN Daniel, 1998, "L'exploration scientifique de l'Algérie : le terrain et le texte", dans Bourguet M.-N., LEPETIT B., NORDMAN D., SINARELLIS M., dir., *L'invention scientifique de la Méditerranée. Egypte, Morée, Algérie*, Paris, EHESS, 71-95.

NORDMAN Daniel, 1999, *Frontières de France. De l'espace au territoire, XVI-XIXe siècle*, Paris, Gallimard.

PANSINI Valeria, 2002, *L'œil du topographe et la science de la guerre. Travail scientifique et perception militaire (1760-1820)*, Thèse de l'EHESS, sous la direction de Jaques Revel.

PASSERON Irène, 1998, "La forme de la terre est-elle une preuve de la vérité du système newtonien ?", dans LECOQ Danièle, CHAMBARD Antoine, dir., *Terre à découvrir, Terres à parcourir. Exploration et connaissance du monde, XIIe-XIXe siècles*, Paris, L'Harmattan, 128-145.

PERROT Jean-Claude, 1977, *L'âge d'or de la statistique régionale française (an IV-1804)*, Paris, Société des Etudes robespierristes.

PINCHEMEL Philippe et G., 1981, "Réflexions sur l'histoire de la géographie : histoires de la géographie et histoire des géographies", in *Histoire et épistémologie de la géographie*, *Bulletin de la section de géographie physique et humaine*, Tome LXXXIV, Paris, Comité des Travaux Historiques et Scientifiques : 221-231.

PINCHEMEL Philippe, 1992, "L'aventure géographique de la terre", dans Bailly A., FERRAS R., PUMAIN D. dir., *Encyclopédie de géographie*, Paris, Economica : 3-19.

PINCHEMEL Philippe, ROBIC Marie-Claire, TISSIER Jean-Louis, dir, 1984. *Deux siècles de géographie française. Choix de textes*. Paris, CTHS.

PINCHEMEL Philippe, 1984, "Présentation", dans PINCHEMEL P., ROBIC M.-C., TISSIER J.-L., 1984, *Deux siècles de la géographie française*, Paris, CTHS, Mémoires de géographie physique et humaine, p.15-26.

PINKERTON J., WALKENAER C.A. et EYRIES J.B., 1827, *Abrégé de géographie moderne ou description historique, politique, civile et naturelle des empires, royaumes, états et leurs colonies avec celle des mers et des îles de toutes les parties du monde, par J., précédé d'une introduction à la géographie mathématique et à la géographie physique, ordnée de figures, par S.F. Lacroix, suivi d'un précis de géographie ancienne par JD du Bocage*, nouvelle édition, paris, Dentu, 2 vol.

ROBERT DE VAUGONDY Didier, 1755, *Essai sur l'histoire de la géographie, ou sur son origine, ses progrès et son état actuel*, Paris.

ROBERT DE VAUGONDY Didier, 1757, *Atlas universel*, Paris.

ROBERT DE VAUGONDY Didier, 1762, *Géographie, Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers par une Société de gens de lettres*, tome 7, Paris.

ROBIC Marie-Claire, dir., 1992, *Du milieu à l'environnement. Pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Paris, Economica.

[En collaboration avec Hélène Blais] « Les figures de la géographie moderne : Fragmentation et régularités », *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, sous la direction de Hélène Blais et Isabelle Laboulais, Paris, L'Harmattan, Collection Histoire des sciences humaines, 2006, p. 9-60.

42

ROBIC Marie-Claire, 1995a, "Carte et topographie : quand pédagogues, savants et militaires définissent l'intelligence du terrain (1870-1914)", dans BOUSQUET-BRESSOLIER C. dir., *L'œil du cartographe et la représentation géographique du Moyen-Age à nos jours*, Paris, CTHS :245-265.

ROBIC Marie-Claire, 1995b, "La terre observatoire et demeure des hommes", dans POUTRIN I. (dir.), *Le XIXe siècle, Science, politique et tradition*, Paris, Berger-Levrault, p. 112-129.

ROBIC Marie-Claire, 1999, "Tradition, courants et ruptures : pour une histoire de la géographie en tension", dans BLANCKAERT C., BLONDIAUX L., LOTY L., RENNEVILLE M., RICHARD N. éd., *L'histoire des sciences de l'homme. Trajectoire, enjeux et questions vives*, Paris, L'Harmattan, p. 159-180.

ROBIC Marie-Claire, 1996, "Interroger le paysage ? L'enquête de terrain, sa signification dans la géographie humaine moderne (1900-1950)", dans BLANCKAERT, Claude, 1996, dir., *Le terrain des sciences humaines. Instructions et enquêtes (XVIIIe-Xxe siècle)*, Paris, l'Harmattan, 357-388.

ROCHE Daniel, 2003, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard.

RUDWICK, Martin J.S., 1997, « Smith, Cuvier et Brongniart et la reconstitution de la géohistoire », dans *De la géologie à son histoire*, Paris, C.T.H.S.

RUPKE Nicolas, 2001, "Humboltian distribution maps : the spatial ordering of scientific knowledge", dans FRANGSMYR T. éd., *The structure of knowledge : Classifications of Science and learning Since the Renaissance*, Berkeley, University of California, 2001.

SAVERIEN, 1765, *Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences exactes et dans les arts qui en dépendent*, Paris.

SCHLANGER Judith, 1992, "Fondation, nouveauté, limites, mémoire", *Communications*, 54 : 289-298.

SERRES Michel, 1974, *Jouvences sur Jules Vernes*, Paris, les Editions de Minuit.

SINARELLIS Maroula, 1998, "Bory de Saint-Vincent et la géographie méditerranéenne", dans BOURGUET Marie-Noëlle, LEPETIT Bernard, NORDMAN Daniel, SINARELLIS Maroula, dir., *L'invention scientifique de la Méditerranée. Egypte, Morée, Algérie*, Paris, EHESS, p. 299-310.

SMITH Roger, 1997, *The Norton History of Human Sciences*, NY, W.W. Norton.

STASKAK Jean-François, 2003, "Pratique spatiale", dans LEVY J., LUSSAULT M. Eds, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 740-741.

SURUN Isabelle, 1998, "De l'explorateur au géographe. La Société de géographie et l'Afrique (1821-1854)", dans LECOQ D., CHAMBARD A., dir, *Terre à découvrir, Terres à parcourir*, Paris, L'Harmattan, p. 258-281.

TRENARD Louis, 1982, "Les écoles centrales", *Dix-Huitième siècle " Au tournant des Lumières "*, 14: 57-74.